

5098

1p 13-11-1933

H.-I. MARROU

LA
COLLECTION GASTON DE VULPILLIÈRES
A EL-KANTARA

Extrait des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*
publiés par l'École Française de Rome, T. XLX (1933)

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FONTEMOING ET C^{ie}
E. DE BOCCARD, SUCCESSEUR
1, rue de Médecis
1933

Bibliothèque Maison de l'Orient



071492



IP 152
à P. Willeumier
hommage de l'auteur
A. J. Bouchon

LA COLLECTION GASTON DE VULPILLIÈRES

A EL-KANTARA

L'archéologie africaine vient de faire une perte sensible dans la personne de M. G. de Vulpillières : nous lui devons la réunion d'une riche collection lapidaire dont l'intérêt, je crois, ne saurait être nié. La région d'El-Kantara dans le département de Constantine avait, à différentes reprises, fourni des souvenirs romains¹, mais aucun effort n'avait été fait pour réunir ces documents et explorer systématiquement le pays. A partir du mois de septembre 1924, M. de Vulpillières², qui vivait depuis plusieurs années dans le Village Rouge de l'oasis, entreprit de rassembler dans un Musée lapidaire le plus grand nombre possible de ces monuments. Il a consacré à cette tâche dix années d'efforts patients, de recherches, de longues négociations avec les indigènes : les notes qu'il a laissées conservent le souvenir pittoresque des palabres et des marchandages dont l'acquisition de la moindre pierre était l'objet. Peu à peu un grand nombre de débris d'architecture, de reliefs et d'inscriptions furent ainsi rassemblés autour de la petite maison de pisé qu'habitait M. de Vulpillières, sur une sorte de terrasse au-dessus de l'oued. L'accroissement de la collection nécessita à plusieurs reprises l'agrandissement de ce terrain ; aujourd'hui elle déborde l'étroite enceinte et a envahi la ruelle qui y conduit. M. de Vulpillières ne vivait plus que pour « ses chères pierres » : il faisait volontiers les honneurs de son Musée aux voyageurs qu'intriguait le mystère de sa vie solitaire et qui admi-

¹ Voir *C. I. L.*, VIII, p. 280 ; *Supplément*, I, au même volume, p. 1721 : *Atlas archéologique* de Gsell, fol. 37, n° 52 et voisins.

² Cf. la notice nécrologique que lui a consacrée M. Albertini ap. *Revue Africaine*, t. LXXIII (1932), p. 325-328.

raient l'étonnant paysage qu'on découvre de la haute terrasse, la palmeraie verte étendue au pied de l'escarpement rouge du djebel Malalou.

Le service des Antiquités de l'Algérie ne pouvait se désintéresser d'une telle entreprise : dès 1923, M. Albertini, alors directeur de ce service, proposa à M. de Vulpillières une subvention que celui-ci n'accepta pas sans peine malgré la modicité de ses ressources. L'an dernier, M. Albertini fit décider le principe du classement de la collection : il voulut bien me désigner pour aller en dresser l'inventaire¹, et me fit accorder à cet effet une bourse de voyage par le Gouvernement général². C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'étudier en détail ce riche ensemble d'antiquités. Je voudrais apporter ici quelques-uns des résultats auxquels cette étude m'a conduit.

I

CALCEUS HERCULIS

L'ensemble de la collection de Vulpillières est très homogène : presque tous ses éléments proviennent de l'oasis même d'El-Kantara ou des sites voisins qui s'égrènent le long de la vallée de l'oued El-Hai, depuis Kherbet-Hanout (quinze kilomètres au nord; *Atlas archéologique*, fol. 37, n° 47) jusqu'à El-Outaya (vingt-cinq kilomètres au sud; *Ibid.*, n° 63-70)³. D'autre part, elle rassemble presque tous

¹ Je renvoie, dans la suite de cet article, aux numéros de cet inventaire.

² Que M. Albertini trouve ici l'expression de ma reconnaissance non seulement pour la mission qu'il m'a confiée, mais aussi pour tous les conseils que j'ai reçus de lui à cette occasion. Je tiens à remercier en même temps son successeur à la direction des Antiquités, M. Leschi, qui m'a permis d'avoir communication des notes manuscrites de M. de Vulpillières, où j'ai trouvé bien des renseignements précieux.

³ On a vite fait la liste des monuments étrangers à cette zone : un moulin à blé provenant de la région de Sétif; trois milliaires de la région de Tobna, un autre milliaire provenant de Fontaine-Chaude (trente kilomètres au nord-est de Batna); enfin, une série de petits objets (meules, poteries, lampes chrétiennes, débris de métal) que M. de Vulpillières avait

les monuments dignes d'intérêt que cette région a fournis¹ : c'est donc grâce à elle que nous pouvons nous faire quelque idée du passé romain de ce pays.

Il faut étudier ces monuments en eux-mêmes; nous savons bien peu de chose de leur emplacement original. Sans doute, les notes de M. de Vulpillières nous apprennent les conditions dans lesquelles il les a acquis, mais rares sont les pierres qui ont été trouvées *in situ*. On n'a jamais pu faire exécuter de fouilles à proprement parler dans l'oasis. Les antiquités recueillies proviennent de découvertes fortuites. Le plus souvent, M. de Vulpillières a dû se contenter de récupérer des pierres déjà réemployées par les indigènes, soit dans des constructions (maisons, clôtures, etc...), soit pour un usage domestique (mortiers creusés dans des blocs ou des bases de colonne).

Que nous apprennent tous ces documents sur le pays d'El-Kantara? C'était :

- a) une garnison,
- b) une station de relais et un nœud de routes dans le réseau du *limes* de Numidie,
- c) une petite ville de population mêlée.
- d) enfin, un centre de colonisation.

Je ne parlerai que pour mémoire des deux premiers points qui ont déjà fait l'objet d'études définitives. Je ne suis pas le premier, en effet, à exploiter les documents rassemblés par M. de Vulpillières. Déjà, en 1924, M. Carcopino avait visité cette collection, et, bien qu'elle ne fût encore qu'à ses débuts, il en avait tiré de précieux renseignements; les résultats auxquels il fut amené sont consignés dans l'important mémoire qu'il a consacré au *Limes de Numidie et (à) sa*

rapportés de quelques fouilles exécutées par lui au donar Ouled-Aouf (onze kilomètres de Mac-Mahon).

¹ Un certain nombre d'inscriptions publiées au *Corpus* n'ont pas été retrouvées; d'autres sont encore en place; deux autres ont été transportées à Biskra (*C. I. L.*, VIII, 2486 = 18007, 2595). Le Musée d'Alger a reçu d'El-Kantara une stèle à Saturne (cf. *infra*, p. 72) et deux bibelots : une petite tête de faune en terre cuite et une souris de bronze mangeant une olive.

*garde syrienne*¹. D'autre part, M. Albertini publiait et commentait en 1931 la plus grande partie des inscriptions entrées au Musée depuis 1924, la plupart inédites ou mal connues². A la lumière de ces documents nouveaux, M. Carcopino reprenait et complétait les conclusions de son premier travail dans un second mémoire, paru comme le premier dans *Syria*³.

Je rappellerai très brièvement les résultats de ces études : El-Kantara possédait, je l'ai dit, une garnison. Dès 1925, M. Carcopino a magistralement tracé les cadres de son histoire ; les textes découverts depuis n'ont fait, en dehors de quelques points, que confirmer ses premières hypothèses. Constituée d'abord par des soldats de la III^e Légion Auguste⁴, cette garnison se voit renforcée à partir de Commode d'éléments étrangers « spécialement entraînés à la vie du désert » : c'est d'abord la Cohorte VI *Commagenorum* augmentée d'un contingent d'archers palmyréniens⁵, puis, sous Septime-Sévère, un corps de troupe composé uniquement de ces derniers, un *numerus Palmyrenorum*⁶, auquel se joint bientôt un *numerus Hemen-senorum*⁷ : celui-ci n'était attesté en 1925 que par un seul docu-

¹ *Syria*, 1925, p. 30-57, 118-149.

² *Inscriptions d'El-Kantara et de la région*, Alger, 1932, 69 p. (tirage à part de la *Revue africaine*, 3^e et 4^e trimestres 1931).

³ *Note complémentaire sur les Numeri syriens de la Numidie romaine*, *Syria*, 1933, p. 20-55 (n'a été distribué qu'au mois de juillet, quand le présent travail était déjà sous presse : je n'ai donc pas pu en tenir compte autant que j'aurais voulu).

⁴ Carcopino, *Syria*, 1925, p. 118 (*C. I. L.*, VIII, 2504 = Inventaire, n^o 86).

⁵ *Id.*, *Ibid.*, 1925, p. 115-121 (beau commentaire de l'épithape du centurion Agrippa, Inventaire, n^o 20); 1933, p. 36-39.

⁶ *Id.*, *Ibid.*, 1925, p. 122. M. Albertini (*Inscriptions...*, n^o 8) se demande si la création de ce corps ne remonte pas au règne simultané de Marc-Aurèle et Commode. M. Carcopino n'a pas cru devoir sur ce point modifier sa première hypothèse (*Syria*, 1933, p. 39-54) : l'inscription invoquée par M. Albertini est mutilée ; les restitutions proposées ne s'imposent pas.

⁷ M. Carcopino le datait en 1925 du règne de Caracalla (*Syria*, 1925, p. 129), mais M. Albertini a pu établir, grâce à un texte nouveau (*Inscr.*, n^o 3), que ce corps existait déjà du vivant de Septime-Sévère (cf. Carcopino, *Syria*, 1933, p. 31).

ment certain; M. Albertini en a publié six nouveaux, dont une dédicace à Hercule qui n'était connue que par une mauvaise copie de Renier¹ et que personne n'avait pu revoir. On mesure dans cet exemple les services rendus par une collection comme celle de M. de Vulpillières qui conserve à la disposition des savants des monuments connus dont l'étude peut à l'occasion être reprise avec profit.

El-Kantara a dû être la garnison centrale, le « dépôt », de ces deux corps d'archers syriens qui détachèrent des *vexillationes* dans les postes-frontière du *limes* de Numidie confié à leur garde². Le choix de cette garnison s'explique par la situation d'El-Kantara dans la zone du *limes* et par le tracé des routes stratégiques qui la sillonnent.

Les nombreux milliaires que renferme notre collection ont permis justement à M. Albertini, après M. Carcopino, de faire de façon précise l'analyse et l'histoire de ce réseau routier³. Les croquis ci-joints (fig. 1 et 2) me dispenseront d'insister longuement là-dessus. El-Kantara se trouve sur une voie romaine qui reliait Lambèse à la frontière sud de l'Empire; cette route franchissait l'oued El-Hai au plus étroit du défilé d'El-Kantara sur un pont, qui existe encore et qui a donné son nom à notre oasis⁴, elle suivait ensuite la rive gauche de la rivière; un peu en aval de l'oasis actuelle se trouvait une station dont la Table de Peutinger nous conserve le nom : *ad Calceum Herculis* ⁵. Le plus ancien milliaire conservé ne remonte qu'à Perti-

¹ C. I. L., VIII, 2496; M. Albertini (*Inscriptions d'El-Kantara*, n° 1) a montré qu'il fallait lire aux deux dernières lignes : *praep(osilus) n(umeri) Heme/senorum* , et non, comme Renier, *Praes(idii) n(umeri) Herculis/ encolae* , ce qui, du même coup, nous a débarrassé d'un hypothétique *numerus Herculis* , auquel M. Carcopino, en 1925, se voyait encore tenu de faire un sort (*loc. cit.*, 1925, p. 135; 1933, p. 22).

² Carcopino, *Ibid.*, 1925, p. 136 et suiv.

³ Albertini, *Inscriptions...*, n°s 35-70.

⁴ Gsell, *Atlas archéologique*, fol. 37, n° 51. On sait qu'en arabe El-Kantara = Le Pont.

⁵ Miller, *Itineraria Romana*, p. 918. Le nom de Calceus Herculis. « Coup de pied d'Hercule », paraît une allusion à l'étroit défilé de l'oued El-Hai. L'identification avec El-Kantara, généralement admise, n'a cepen-

nax¹, mais cette route est vraisemblablement plus ancienne : une voie stratégique fut établie sous Trajan au sud de l'Aurès de Besseriani (*ad Majores*), à Biskra (*ad Piscinam*, près de *Vescera*) ; la voie Lambèse-Biskra, « complément indispensable » de celle-ci, doit en être sensiblement contemporaine².

Un peu en aval d'El-Kantara, au lieu dit Ksar-Sidi-el-Hadj (*Atlas*

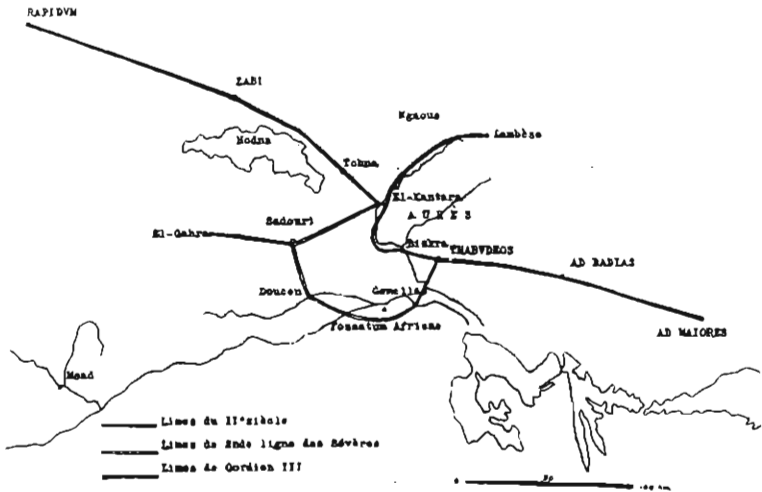


FIG. 1. — LE « LIMES » DE NUMIDIE.

(D'après J. Carcopino.)

arch., fol. 37, n° 58), se détachait une autre voie qui, au début du II^e siècle, avait aussi le caractère de route frontière, de *limes* : elle franchissait l'oued, passait à Seba-Mgata (*Atlas*, fol. 37, n° 56) et re-

tant été certaine que lorsque M. Carcopino eut publié (*Syria*, 1925, p. 47) la partie inférieure d'un milliaire de Caracalla trouvée dans l'oasis et portant la mention : *A Cal(ceo) Mil(ia) P(assuum) (quat)tuor*. Depuis, trois nouveaux textes sont venus appuyer celui-là (*infra*, p. 50, n. 2 et 3). La station postale se nommait *Ad Calceum*, nous verrons plus loin qu'elle se trouvait en dehors de l'agglomération principale (*infra*, p. 51, n. 2) : celle-ci devait donc s'appeler probablement *Calceus Herculis*, comme le défilé au débouché duquel elle se trouvait.

¹ Inventaire, n° 83 = Albertini, n° 44.

² Carcopino, *Syria*, 1925, p. 36; Albertini, *Inscriptions...*, p. 64.

montant au nord-ouest gagnait Tobna (*Tubunae*) et se prolongeait sur *Zabi* et Sour-Djouab (*Rapidum*). Le milliaire le plus ancien est ici de Commode¹, mais « naturellement, il ne date pas la route² » : j'admettrais volontiers qu'elle remonte sinon à Trajan du moins à son successeur immédiat : comme l'a montré W. Seston, c'est en effet sous Hadrien que fut organisé le secteur de *Rapidum* auquel notre route se relie³.

Au III^e siècle une troisième route se détachait de la première et passait sur la rive droite de l'oued, mais, orientée vers le sud-ouest, elle gagnait Sadouri et atteignait El-Gahra, au sud-est de Bou-Saada⁴. M. Carcopino a montré qu'au temps des Sévères il avait été question de porter le *limes* jusqu'à la ligne de l'Oued-Djedi, de Msad à *Gemellae*; dans ce projet la route d'El-Gahra aurait constitué un *limes* de seconde ligne. Mais ce projet ne put être réalisé : Gordien III arrêta le *limes* sur un tracé moins ambitieux qui passait par *Thabudeos*, le *Fossatum Africae*, Doucen, Sadouri, El-Gahra. Dans ces conditions, le tronçon El-Kantara-Sadouri prit le même caractère que la route El-Kantara-Biskra, celui d'une voie de pénétration, reliant directement le camp de Lambèse à la ligne frontière.

Un point reste litigieux : la manière dont cette route d'El-Gahra se rattachait à la grande voie Lambèse-Biskra. Sans doute, arrivée à Seba-Mgata, elle rencontrait la route de Tobna et le raccord pouvait se faire par l'entremise de celle-ci au Ksar-Sidi el-Hadj (fig. 2). Mais il semble bien que ce carrefour de Seba-Mgata fût directement relié à la station d'El-Kantara.

En 1924, M. Carcopino avait trouvé dans la collection de Vulpilières la partie inférieure d'un milliaire de Caracalla se terminant par

¹ *C. I. L.*, VIII, 22540.

² Albertini, *loc. cit.*, p. 64.

³ Seston, *Le secteur de Rapidum...*, ap. *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1927, p. 156 et suiv. (borne milliaire datée de 124, dédicace du camp datée de 122).

⁴ Carcopino, *Syria*, 1925, p. 45-47; Albertini, *loc. cit.*, nos 53-60.

la mention *A Cal(ceo Herculis) m(ilia) p(assuum) (quattuor)*¹ : ce texte établissait qu'une route se détachait de la station de Calceus et non plus seulement de Ksar-Sidi-el-Hadj².

En 1931, M. Albertini publiait la partie supérieure du même mil-

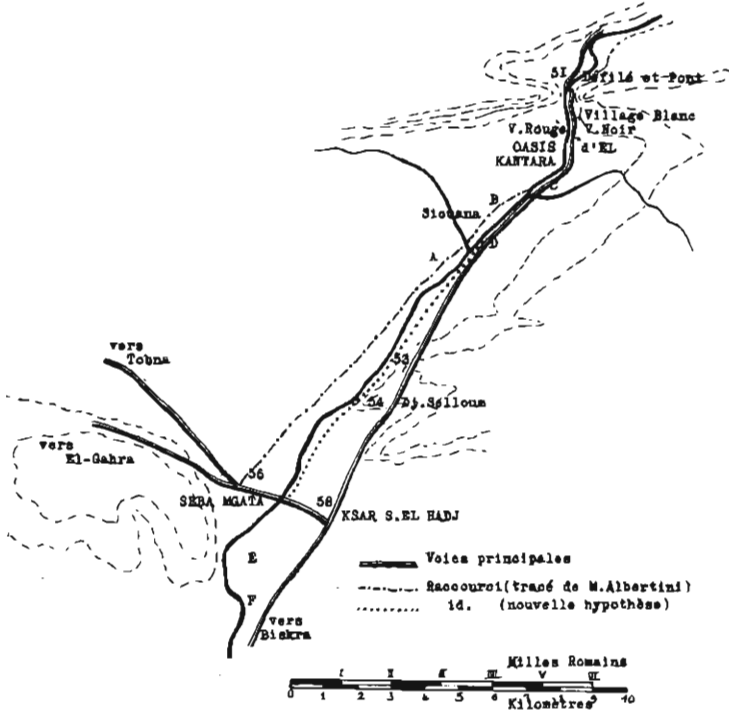


FIG. 2. — LES VOIES ROMAINES DANS LA RÉGION D'EL-KANTARA.

(Les numéros sont ceux des renvois de l'*Atlas Archéologique* de Gsell, fol. 37.)

liaire et apprenait que ses deux fragments avaient été trouvés séparément sur la rive droite de l'oued, en un point marqué A sur notre

¹ Carcopino, *Syria*, 1925, p. 47-48.

² Ce milliaire ne pouvait appartenir à la route de Biskra, où les distances sont comptées à *Lambaese* (au moins jusqu'à Ksar-Sidi-el-Hadj), ni à celle de Tobna qui compte les milles à partir de ce dernier point,

figure 2. Se fondant sur ce fait, il proposait de tracer une route qui, se détachant de la voie principale à la station d'El-Kantara, franchissait l'oued, suivait la rive droite, atteignait Seba-Mgata, constituant le premier tronçon de la route d'El-Gahra¹. Deux fragments de miliaires trouvés également sur la rive droite (en B) auraient appartenu à cette voie dont ils auraient marqué le premier mille²; du coup se trouvait fixé l'emplacement du relai *Ad Calceum* : sur la rive gauche, sensiblement au confluent de l'oued El-Hai et de l'oued Agroun, en C.

Pendant mon séjour à El-Kantara, j'ai pu déchiffrer deux miliaires appartenant à la même route *A Calceo* et employés dans la construction d'une petite mosquée du Village Blanc; l'un est au nom de Caracalla et présente exactement la même titulature que le milliaire publié précédemment par MM. Carcopino et Albertini; l'autre est au nom du César Maxime, fils de l'empereur Maximin³. Tous deux se terminent par la formule :

A Cal(ceo Herculis) m(ilia) p(assuum) (tria).

Les dignitaires du village m'ont affirmé se souvenir parfaitement du

¹ Albertini, *loc. cit.*, n° 61.

² Id., *Ibid.*, n° 62-63. Sur le second, on lit : *A Calceo M(ille passus) ou M. [p. i.]*.

³ J'en reproduis ici le texte, publié d'autre part dans le *Bulletin archéologique du Comité, Comptes-rendus des séances*, janv. 1933; le premier est inédit; du second M. J. Colin avait pris, en 1921, une copie incomplète et imparfaite, publiée par M. Albertini (*loc. cit.*, n° 42) : M. Carcopino a tenté de la corriger et de la compléter (*Syria*, 1933, p. 34, n. 2).

<p>1) IMP · CAES · M AVRELIO SEVERO anTONINO · PIO FE... · AVG · PARth</p> <p>5 NAX · BR̄TANN̄CO NAX · GERMANICO NAX · PONF̄ MAX TR̄BNicia POESTA sic TIS XVII · IMP · III = an, 214</p> <p>10 P P COS III · PR o COS · A CAL M P III</p>	<p>2) DOMINO N CAIO IVLIO VERO MAXIMI sic NONOBILISSI</p> <p>5 MO CESARI · A sic VG · IMP GAIIV sic LI VERI MAXI MINI · AVG NO STR̄FILIO · A CAL.</p> <p>10 · MP III</p>
---	--

lieu où ces pierres ont été trouvées; je m'y suis fait conduire : c'est un site jonché de ruines romaines situés en aval d'El-Kantara, près du numéro 53 de l'*Atlas archéologique* (fol. 37) où a été trouvée une inscription d'Alexandre-Sévère mentionnant un *burgus speculatorius*, mais plus près de la rive de l'oued. Nos milliaires y étaient-ils en place? Ce n'est pas impossible. Dans ce cas, il faudrait faire passer la route *a Calceo* sur la rive gauche, suivant cette rive de près : une piste de chameaux jalonnée de vestiges antiques en marquerait à peu près le tracé, qui laisse bien à l'est celui de la route de Biskra, laquelle gagne directement Ksar-Sidi el-Hadj par le plateau.

Quelle hypothèse choisir? Comme trop souvent à El-Kantara, le raisonnement est gêné par le fait que les documents n'ont pas été trouvés *in situ*; dans ces conditions, on ne peut espérer aboutir à des conclusions certaines. En faisant toutes les réserves nécessaires, je choisirais volontiers le tracé par la rive gauche. Rien ne s'oppose nettement à cette manière de voir : les fragments retrouvés par M. Albertini sur la rive droite ont pu y être transportés pour être utilisés dans quelque clôture, on sait combien les pierres taillées voyagent facilement : les indigènes les apportent souvent d'assez loin pour s'éviter la peine d'en préparer de neuves¹. Par contre, il est moins vraisemblable que nos deux milliaires, qui sont entiers, aient été apportés au point 53, site jonché de pierres taillées, et d'ailleurs inculte. Le tracé que je propose présente sensiblement les mêmes avantages que celui de M. Albertini, rapprochant de deux milles environ El-Kantara de Seba-Mgata; il fait même l'économie d'un pont sur l'oued².

L'avantage de cette nouvelle hypothèse est de fournir enfin une

¹ J'ai remarqué à Bou-Amar, dans l'Aurès, des fûts de colonne utilisés comme rouleaux à grains que les indigènes avaient certainement apportés de Timgad, ce qui représente un transport de dix kilomètres en terrain montagneux.

² Dans ce cas, la station de relais *Ad Calceum* doit être reportée en aval (en D, figure 2), ce qui ne fait point de difficulté : les stations, comme nos gares, se trouvaient parfois assez loin de l'agglomération dont elles portent le nom.

explication vraiment satisfaisante d'une inscription de Commode qui a déjà tenté bien des fois l'imagination des commentateurs¹ : elle a été trouvée sur le djebel Selloum, au numéro 54 de l'*Atlas archéologique*; elle mentionne un *burgus speculatorius* (distinct de celui du n° 53) construit INTER DVAS VIAS. M. Albertini a proposé de voir ces deux routes : a) dans celle de Biskra, qui passait à l'est de l'épéron du Selloum; b) dans le raccourci El-Kantara-Seba-Mgata. Mais si celui-ci passe sur la rive droite, le *burgus* se trouvait *inter viam et flumen* plutôt qu'*inter duas vias*² : cette expression, au contraire, se comprend très naturellement avec notre tracé. Encore une fois ce n'est là qu'une hypothèse : attendons la découverte d'un nouveau milliaire, *in situ* cette fois, pour trancher le débat.

De toute façon, un raccourci reliait directement *Ad Calceum* et Seba-Mgata; l'existence du *burgus* du Selloum implique qu'il remonte au moins à Commode : je crois qu'il a dû être créé en même temps que celui-ci, double création à mettre en rapport avec l'accroissement de la garnison d'El-Kantara et avec l'activité manifestée par Commode dans le Sud de la Numidie.

L'importance d'El-Kantara s'accrut encore lorsqu'il fut choisi, comme l'a montré M. Albertini, comme point de départ officiel de la route Sadouri El-Gahra : ce fait se place après le règne de Pertinax³. Il s'est donc produit sous les Sévères et doit être rapproché de l'orga-

¹ *C. I. L.*, VIII, 2495; voir le résumé de la controverse ap. *Atlas archéologique*, fol. 37, n° 54; ajouter Carcopino, *Syria*, 1925, p. 48; 1933, p. 54, n. 2.

² M. Albertini a bien prévu l'objection, *loc. cit.*, p. 59 (commentaire du n° 61).

³ *C. I. L.*, VIII, 10238 (texte fautif) = Albertini, n° 53 : ce milliaire au nom de Pertinax se termine par la mention : A LAMBAESE M P VIII; il est encore en place à Seba-Mgata, point qui se trouve à soixante et un milles environ de Lambèse, et non à neuf. Ce chiffre (gravé d'ailleurs après coup) ne peut marquer que la distance *a Calceo*, depuis El-Kantara. Ainsi : a) sous Pertinax, Lambèse était encore le point d'origine officiel de la route; b) plus tard, ce point fut placé à El-Kantara (Albertini, *loc. cit.*, p. 58). Le règne de Pertinax ayant duré moins de trois mois, il y a des chances pour que ce changement ait eu lieu après sa mort.

nisation du « *limes* de seconde ligne » et de la création des corps d'archers syriens.

Quelles que soient les vicissitudes subies par le tracé du *limes*, El-Kantara, on le voit, a toujours occupé une position stratégique importante : alors comme aujourd'hui son défilé, Foum-es-Sahara, « la bouche du désert », marquait un passage obligé entre les plateaux et le sud. Dans l'antiquité, cette position était rendue plus importante encore par la proximité de la frontière militaire. Au II^e siècle, la ligne du *limes* passait tout près, par Ksar-Sidi-el-Hadj et Seba-Mgata. Au III^e siècle, la frontière s'éloigne, mais El-Kantara devient le nœud des routes qui la relie à l'intérieur. Enfin, après la crise qui marqua le règne de Gallien, il semble bien que le *limes* ait été ramené en arrière¹ ; *Calceus* redevint comme au II^e siècle une place frontière² : la *Notitia Dignitatum*, en effet, énumère les *limites* de la région et les postes qu'ils occupent (*Ad Badias, Gemellae, Tubunae, Zabi*)³ et conserve ainsi le souvenir d'un moment où la ligne extrême de l'occupation militaire était redevenue sensiblement ce qu'elle était du temps des Antonins.

Mais El-Kantara n'était pas seulement le siège d'une garnison : à côté de celle-ci s'était développé une agglomération civile qui semble avoir eu une certaine importance. C'est là-dessus que je voudrais insister. J'invoquerai plus loin le témoignage de l'épigraphie. La plastique peut déjà nous servir à l'établir.

La collection de Vulpillières renferme les restes de treize statues

¹ Carcopino, *Syria*, 1925, p. 144.

² Au point de vue militaire du moins ; car la zone comprise entre les deux tracés du *limes* ne fut pas évacuée par les *coloni* qui l'habitaient, mais ceux-ci désormais durent pourvoir eux-mêmes à leur sécurité (cf. Carcopino, *ibid.*, *loc. cit.*, et 1933, p. 23).

³ *Not. Dign. Occ.*, 23, § 1, n^{os} 3-6, cf. Cagnat, *Armée romaine d'Afrique*, p. 754-755.

plus ou moins mutilées. Une seule représente un homme en costume militaire¹ et encore s'agit-il peut-être d'un empereur ou d'une divinité. Les autres sont des statues de personnages civils. Sur ce nombre figurent quatre torsos de femme en costume romain²; parmi les autres, je compte quatre fragments trop mutilés pour qu'on en puisse dire grand'chose³, deux statues viriles qui présentent des attributs religieux⁴ et enfin deux autres figures dont le témoignage est décisif : ce sont des hommes en costume civil, à la droite desquels est représentée une *capsa* ou botte à livres surmontée d'un faisceau de *volumina* roulés⁵. Ces deux statues reproduisaient un des types les plus communs de la statuaire romaine⁶ : il servait à représenter des hommes d'étude, des intellectuels de profession, plus souvent encore

¹ Inventaire, n° 55. Calcaire local. Hauteur 0^m90. Torse revêtu d'une cuirasse à lambrequins et du paludamentum; une ceinture est nouée sur le ventre; un poignard est suspendu à celle-ci; appuyée contre le flanc gauche, une lance.

² Inventaire, n° 89 (la main gauche, ramenée sur la poitrine, serre un petit objet devenu indistinct), 224, 399, 419.

³ Inventaire, n° 65, 71, 379, 380.

⁴ Inventaire, n° 82 (doit être rapproché de la statue féminine n° 89 : même taille, même style) : un homme vêtu d'une tunique et d'un pallium, chaussé de brodequins, serre de sa main droite, sur la poitrine, un vase tronconique. Hauteur 1^m35; décapitée; trois-quarts nature.

Ibid., n° 225 : torse de jeune homme, vêtu de la tunique et d'un pallium; la main gauche serre sur la poitrine une fleur à trois pointes (lis?). Hauteur 0^m72.

⁵ Inventaire, n° 63 : torse décapité, vêtu de la tunique et de la toge, le bras droit allongé le long du corps; la main gauche, ramenée sur la poitrine, tient un rotulus fermé. Hauteur 1^m22 : contre le flanc droit, une *capsa* et des rotuli.

Ibid., n° 316 : moitié inférieure d'une statue vêtue aussi de la tunique et de la toge, les pieds chaussés de brodequins; contre la jambe droite, une *capsa* munie d'une étiquette carrée et d'une anse, surmontée de quatre rotuli vus par la tranche. Hauteur 1^m15.

⁶ Voir, par exemple, Reinach, *R. S. G. R.*, t. I, p. 546, 1-4; 547, 1-3; 550, 1, 2, 5, 6; 551, 1-3, 5, 6; 556, 1; 557, 1, 4; 562, 2; 571, 1; t. II, p. 613, 5, 6; 614, 6, 9; 615, 1-9; 616, 1; 621, 1-4; 623, 3-6, 9; 624, 1, 4, 6; 625, 2; t. III, p. 177, 10; 178, 8; 180, 5, 6; 181, 10; t. IV, p. 360, 5; 388, 4; t. V, p. 351, 7; 352, 6, 8; 359, 6; t. VI, p. 139, 4, 6, 9; 144, 1.

des dignitaires de corporation, des magistrats. Nous avons donc là les restes du portrait de deux dignitaires civils.

L'épigraphie, d'autre part, confirme le témoignage de la statuaire. Elle nous fournit les noms de personnages qui n'étaient plus ou n'avaient jamais été des soldats. Bien plus, elle nous permet d'en-trevoir non seulement l'existence, mais encore la nature de cette population civile.

Les inscriptions d'El-Kantara nous présentent un certain nombre d'individus dont les noms, sous une forme latine, sont certainement sémitiques, et plus précisément palmyréniens¹. Sur quatre épitaphes en langue palmyrénienne qu'on y a trouvées d'autre part, deux, dont l'une est double, il est vrai, concernent des soldats², les deux autres concernent des civils³.

Ainsi la population d'El-Kantara se composait d'un certain nombre d'éléments d'origine sémitique⁴. La présence de deux corps d'archers syriens suffit à rendre compte de ce fait. Comme il arrive toujours en pareil cas, la garnison a directement contribué à accroître la population civile qui vivait à côté d'elle. Une fois libérés, les vé-

¹ *C. I. L.*, VIII, 2505 (Maximus Zabdibol, vétéran), 2510 = 18006 (Hariana et Herennia), 2511 (Herennia Rufilla), 2512 (Harianus Themarsa); Albertini, *Inscriptions...*, n° 9 (Mucianus Malcus), 17 (Nurbelus, Herennius), 18 (Heranus, Herani Palmureni filius), 19 (Potsilus, fils de Themarsa), 22 (Iacubus, fils de Mocimulus), 23 (Ierehus, fils de Ierehus), 24 (Mocimus), 25 (Nabuzabatus).

² *C. I. L.*, VIII, 2515 (épitaphe bilingue de Suricus); Inventaire, n° 479 = Chabot, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1932, p. 265-268, double épitaphe bilingue gravée sous un double buste et concernant deux soldats palmyréniens, Iarhiboles et son fils Astorga : j'ai revu le texte latin, on lit nettement à droite *AstOR/GAFIL*...

³ Chabot, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1925, p. 242 : épitaphe d'un Raphaël, mort en 227, gravée au-dessous d'un bas-relief représentant le défunt vêtu d'une longue robe. Albertini, *Inscriptions...*, n° 29 (épitaphe bilingue d'un personnage dont le nom latin commence par Og...). Un cinquième texte palmyrénien publié par M. Albertini (n° 30) se réduit à deux lettres profondément gravées.

⁴ Voir déjà Albertini, *loc. cit.*, commentaire du n° 28.



1. — N° 119.



2. — N° 305.



3. — N° 489.



4. — N° 490.

térans s'établissaient dans le pays même où ils avaient servi. Dans le cas des Syriens d'El-Kantara, une double raison s'opposait au rapatriement des anciens soldats : une raison pratique, qui est évidente, et une raison politique, depuis 273, et la destruction de Palmyre par Gallien, la Palmyrène était sortie de l'empire¹.

Ces Sémites peuvent avoir conservé longtemps quelque chose de leur originalité ethnique : nous allons voir qu'ils restaient fidèles à leur religion nationale; sans doute avaient-ils amené avec eux des prêtres de leur race : on se souvient que la fresque de Doura, qui représente à la tête de ses archers le tribun Julius Terentius sacrifiant, nous le montre assisté d'un prêtre syrien, Θέμης Μοκίμου ιερέως². Il semble aussi que nos soldats soient venus accompagnés de leurs femmes³.

Le problème se pose donc de savoir dans quelle mesure cet élément a pu réagir sur le milieu africain. L'Algérie est aujourd'hui un pays presque entièrement sémitisé. On a souvent essayé de déterminer dans quelle mesure des survivances puniques ont pu aider au succès de la conquête arabe. Ne faut-il pas, nous suggère M. Carcopino⁴, faire aussi une place à l'influence de l'élément syrien représenté par les descendants des vétérans d'Émèse et de Palmyre. On peut poser la question. Il serait hardi de prétendre la résoudre : du III^e au VII^e siècle la distance est grande, et il faudrait être sûr que les descendants de nos archers ne s'étaient pas entre-temps fondus dans la masse africaine et n'avaient pas complètement oublié leurs origines.

Il est une chose, en tout cas, qu'il faut d'autre part souligner : cet élément sémitique n'était pas seul à composer la population d'El-Kantara.

¹ Suivant la remarque de M. Carcopino, *Syria*, 1925, p. 148, n. 6.

² Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, p. 113, 363, pl. XLIX-LI.

³ Cf. les noms de femmes des *Inscriptions* citées plus haut (p. 55, n. 4) et (*C. I. L.*, VIII, 2509) Iulia Palmyra.

⁴ Carcopino, *loc. cit.*, p. 148-149.

D'abord, si la garnison romaine a développé ce peuplement, elle ne l'a pas créé. Le pays était déjà habité par des éléments berbères. El-Kantara nous a fourni une inscription libyque¹.

Ensuite, les archers syriens ne composaient pas toute la garnison : nous les avons vus précédés par des légionnaires de la III^e Auguste, et ceux-ci ont dû coexister avec eux jusqu'aux Gordiens. Or, ils étaient des Africains autochtones, et eux aussi ont fourni des vétérans au pays².

Enfin l'épigraphie nous révèle un certain nombre de noms purement latins qui, sans doute, peuvent dissimuler quelques personnages de sang sémitique³, mais dont la plupart devaient être d'authentiques Africains⁴. Il faut donc se représenter l'agglomération d'El-Kantara comme un ensemble hétérogène où, à l'élément sémitique, se joignait un élément africain qui était peut-être la majorité. Cette impression sera fortifiée par l'étude de quelques monuments artistiques et religieux.

Avec les statues décapitées que j'ai analysées plus haut, la collection de Vulpillères renferme sept têtes dont aucune ne peut se raccorder avec ces torses. Voici (pl. I) les plus intéressantes⁵ :

1. Inventaire, n° 119. Calcaire local. Hauteur 0m18. Tête féminine : le visage ovale est encadré par la chevelure formée d'ondulations horizontales (côtes de melon). Le modelé est très sommaire et la facture barbare : les yeux sont réduits à une demi-sphère percée d'un trou et bordée d'un sillon, le nez à une baguette verticale, la bouche à trois sillons parallèles, celui du milieu qui sépare les lèvres plus mince et moins profond que les deux autres. Le menton se raccorde brutalement à un cou cylindrique.

¹ Publiée ap. *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. cxcvii (se trouve aujourd'hui réemployée à l'angle d'une maison du Village Blanc).

² *C. I. L.*, VIII, 18010; Albertini, n° 20.

³ Ainsi Albertini, n° 17 : M. Herennius Urbanus est le fils d'un Syrien Nourbel (son gentilice Herennius est peut-être tiré du palmyrénien Harân; cf. plus haut, p. 55, n. 1 : Heranus, Harianus, Hariana).

⁴ *C. I. L.*, VIII, 2499, 2503, 2506, 2507, 2508, 2513, 18011, 18012; *Bulletin archéologique du Comité*, 1901, p. 314, n° 14; Albertini, *loc. cit.*, nos 10, 20, 21, 24, 26, 27, 28.

⁵ Je néglige trois autres têtes, moins importantes, nos 345, 423, 491.

Cette tête n'a évidemment aucune valeur artistique. Elle m'intéresse cependant par le type dont elle s'inspire. La coiffure « à côtes de melon » est un des types qui furent à la mode à la cour des Sévères : on la voit portée par Julia Domna, sur des monnaies, sur un beau buste trouvé à Gabii et conservé au Louvre¹, sur un autre buste du Louvre qui provient de Markouna². Elle suppose donc l'adaptation, par une main inhabile, d'un modèle romain : c'est un mauvais échantillon d'art provincial, très mauvais sans doute, mais où je ne décèle aucun élément exotique.

2. Inventaire, n° 305. Calcaire local. Hauteur 0^m20. Nuque, joue gauche, nez et coin droit de la bouche mutilés. Tête virile, visage allongé, chevelure courte, bouclée, presque crépue : chaque boucle est traitée individuellement et forme une petite spirale. L'oreille charnue est à demi cachée par les cheveux, le front est bas. Les yeux en amande sont profondément enfoncés vers la base du nez ; un sillon léger dessine le repli de la paupière entr'ouverte. Le bas du visage est recouvert d'une barbe courte et bouclée ; les boucles, plus petites, sont traitées comme celles des cheveux.

Ce morceau est d'un tout autre style que le précédent : les cruelles mutilations qu'il a subies n'en ont pas ôté la noblesse et la majesté grave. Ici aussi je crois apercevoir le souvenir d'un modèle classique. Le caractère idéalisé de cette tête ne permet pas d'y chercher un portrait, ni une image impériale ; c'est, sans doute, le reste d'une statue religieuse.

3. Inventaire, n° 489. Calcaire local. Hauteur 0^m18. Longtemps conservée à l'hôtel Bertrand à El-Kantara. Brisée à la naissance des épaules ; nez et partie de l'œil gauche mutilés. Tête virile : une chevelure longue et épaisse, sommairement indiquée, couvre les tempes et descend derrière les oreilles jusque sur les épaules. Les yeux sont dilatés ; les paupières sont marquées par deux sillons laissant entre eux un bourrelet d'une épaisseur démesurée. Les narines sont très larges. La lèvre supérieure, épaisse, est ombragée d'une moustache courte. La lèvre inférieure est plissée par le milieu ; la bouche est entr'ouverte. Une barbe courte et ondulée couvre la mâchoire et le menton. Le cou est large et court.

¹ Bernouilli, *Römische Ikonographie*, II, 3, pl. XIV a.

² Id., *Ibid.*, pl. XVII.

L'impression faite par cette figure est étrange : sa facture, supérieure elle aussi à celle du n° 119, reste très barbare et la maladresse du sculpteur entre pour quelque chose dans l'expression bestiale de la physionomie. Il n'y a là plus rien de classique : le type est nettement aberrant et on sera d'accord, je pense, pour le juger palmyrénien. Les caractères du visage rappellent ceux de certaines fresques de Doura publiées par M. Cumont¹ ou de certaines sculptures funéraires de Palmyre étudiées par M. Ingholt². Le style même de la sculpture rappelle la manière de ces reliefs orientaux : je pense notamment à ces deux sillons profondément incisés qui dessinent les paupières et agrandissent démesurément les yeux. Elle a néanmoins été sculptée à El-Kantara, comme l'indique la nature de la pierre : nous aurions là une copie exécutée en Afrique d'un modèle apporté de Syrie. Je ne vois aucun moyen de décider entre un portrait et une image divine qui ne pourrait être que celle du dieu Malakhbel (cf. *infra*, p. 60-61).

4. Inv. 490. Calcaire local. Hauteur 0^m27. Provient du Village Blanc. Brisée au milieu du cou. Nez et arcade sourcillière gauche mutilés. Tête féminine : la chevelure est cachée par un turban faisant quatre tours et qui paraît recouvert d'un voile. Deux bandeaux ou plutôt deux tresses apparaissent sur les tempes. Les yeux ovales sont enfoncés vers la racine du nez. Un mince sillon marque la paupière et la pupille. Les lèvres minces sont serrées. Des rides partent des ailes du nez et de la commissure des lèvres. Le menton est légèrement proéminent.

Bien que l'usure de la pierre ait adouci et presque fait disparaître le relief, cette tête reste pleine d'expression : c'est certainement le portrait (funéraire?) d'une vieille femme au front ridé; le visage s'éclaire d'un vague sourire mélancolique. C'est de beaucoup le meilleur morceau de sculpture de la collection. La main qui a exécuté ce portrait, l'esprit qui a animé cette main sont certainement classiques et

¹ Notamment le portrait de Lysias, fils de Bargatès (*Fouilles de Doura-Europos*, pl. XLV, XLVI, 2, et XLVII).

² Ingholt, *Studier over Palmyrensk Skulptur*, pl. IX, 4; et aussi II, 1-2; III, 2; VI, 2-4.

d'éducation romaine. Mais le modèle que l'artiste a voulu représenter n'a rien d'occidental. Sa coiffure surtout est remarquable : ce turban, ces tresses sur les tempes, n'ont pas d'équivalent dans les modes romaines de l'empire. Comment ici encore ne pas songer à la Syrie? Certains bustes palmyréniens présentent précisément un type de coiffure très analogue à celui que nous trouvons ici¹. Je verrai volontiers dans cette belle tête le portrait exécuté par un sculpteur romain de l'une de ces femmes orientales qui, nous l'avons vu, ont dû venir à El-Kantara avec les archers syriens.

Si on accepte cette analyse, l'art nous révèle donc comme l'épigraphie un double élément : l'un influencé par l'apport sémitique; l'autre tout semblable à celui que nous montrent les autres sites romains d'Afrique : une adaptation plus ou moins habile des modèles classiques.

Les monuments intéressant la vie religieuse conduisent, d'autre part, à une conclusion symétrique. Nous constatons, d'abord, que les archers syriens sont restés, dans cette garnison comme dans tant d'autres², fidèles aux dieux de leur patrie. Les soldats du *numerus Hemesenorum* ont offert des ex-voto à ce dieu-soleil qui, un moment, sous leur demi-compatriote Elagabal, sera le dieu officiel de l'empire. Le Musée de Vulpillières contient trois dédicaces DEO SOLI³ dont deux faites au nom du centurion qui commandait le *numerus* : de même à Doura c'était, nous l'avons rappelé, le tribun romain qui sacrifiait aux dieux de Palmyre.

Les archers palmyréniens ont manifesté une semblable fidélité, mais de tout leur panthéon c'est le seul Malakhbel qu'ont retenu

¹ Ingholt, *op. cit.*, pl. XII, 3; XIII, 1-4; XIV, 1-4. Un autre type de coiffure palmyrénienne se distingue du précédent par les bijoux qui ornent le turban : *Ibid.*, pl. VIII, 1; XV, 1-3.

² Et notamment celles d'El-Gabra et Msad (dédicaces à Malakhbel et au Soleil) : Carcopino, *Syria*, 1925, p. 49; *C. I. L.*, VIII, 8795 = 18020, 18024, 18025.

³ Publiées par MM. Carcopino (*loc. cit.*, p. 50) et Albertini (nos 2 et 3).

leurs hommages : El-Kantara a fourni quatre dédicaces DEOMALAC-BELO (ou *-gbelo*)¹. Deux sont aussi offertes par le centurion de la III^e Auguste préposé au *numerus*. La tête n° 489 est peut-être, nous l'avons dit, une représentation de ce dieu ; il avait certainement une statue : M. Carcopino a développé en *D(eo) M(alagbelo)* les sigles D M qui se lisent sur le socle d'une statue, brisée malheureusement au-dessus des chevilles ; il n'en reste que le bas d'une longue robe plissée et les deux pieds revêtus d'une chaussure souple².

Mais, ces religions orientales n'étaient pas seules à trouver des fidèles à El-Kantara.

Inutile d'insister sur les manifestations du culte des empereurs³ et de quelques divinités communes telles que Jupiter⁴, Mercure⁵, Silvain⁶, Neptune⁷ ou Hercule⁸. De tels cultes se rencontrent à El-Kantara comme dans toutes les autres parties du monde romain. Celui d'Hercule a peut-être ici un caractère topique : le nom de Calceus Herculis fait certainement allusion à une légende établissant quelque rapport entre ce dieu et le défilé de l'oued El-Hai.

Le christianisme est bien mal représenté : la collection de Vulpilières n'a que peu d'objets chrétiens, et presque tous proviennent d'autres sites que ceux de l'oasis⁹.

¹ *C. I. L.*, VIII, 2497; *Bulletin archéologique du Comité*, 1904, p. 314, n° 14; Albertini, nos 8 et 9.

² *Syria*, 1925, p. 130, n. 1 = Inventaire, n° 468.

³ *C. I. L.*, VIII, 2496 (= Albertini, n° 1), 2500-2502; *Bulletin archéologique du Comité*, 1895, p. 74, n° 12; Carcopino, *Syria*, 1925, p. 123, 129; Albertini, nos 3, 8, 12-14.

⁴ Albertini, n° 7.

⁵ *C. I. L.*, VIII, 2498 = 18004, 18007; Albertini, n° 10; bas-relief, Inventaire, n° 413.

⁶ *C. I. L.*, VIII, 2499.

⁷ *Ibid.*, 18008.

⁸ *Ibid.*, 2498 = 18004, 2496 = Albertini, n° 1.

⁹ Lampes du IV^e siècle avec la croix (n° 514), le monogramme (n° 515), la figure du Christ (n° 520) : proviennent du douar Ouled-Aouf. Un pilier porte une croix dans un cercle (cf. *C. I. L.*, VIII, 2492) : ce n° 329 est d'une provenance incertaine. La pièce la plus intéressante est un bandeau

D'autres monuments, en revanche, apportent un témoignage bien net et plein d'intérêt : ce sont d'abord les tables d'offrandes, dalles ornées d'un bas-relief rectangulaire, parfois entouré d'un cartouche à queue d'aronde, représentant un certain nombre de récipients : assiettes, plats ovales ou ronds, munie ou non d'une queue; dans l'un de ces plats est parfois représenté un poisson. La collection de Vulpillières renferme seize exemplaires de tels reliefs¹ : or, rien n'est plus nettement africain que ces petits monuments; tous les champs de fouilles et les Musées d'Algérie et de Tunisie en présentent de nombreux numéros. On s'accorde à y voir des tables placées sur les tombeaux et qui commémoraient les offrandes apportées là par les vivants en mémoire des morts. Rite, certes, que n'ignoraient ni la Grèce, ni Rome, mais qui a été tout particulièrement populaire en Afrique, à tel point que le christianisme malgré tous ses efforts n'avait pu l'éliminer et avait dû composer avec lui².

Un deuxième groupe de monuments significatifs est constitué par une série de reliefs commémorant des sacrifices offerts à Saturne et notamment les sacrifices du bélier : forme spécifiquement africaine, on le sait, de ce culte. Nous allons bientôt étudier en détail ces monuments. Pour l'instant, leur existence nous importe seule : elle atteste d'une façon éloquente que la population d'El-Kantara était dans sa grande masse attachée aux mêmes rites et aux mêmes croyances que celle du reste de l'Afrique romaine. Cela suffit à nous prouver

de pierre (linteau) décoré au centre d'un monogramme du Christ dans une couronne d'où rayonnent des fleurs et des fruits; le reste du champ est orné de stries; travail du ^ve siècle (une sculpture analogue se trouve au Musée de Lambèse : Cagnat, *Le Musée de Lambèse*, p. 78, pl. VII, n° 4). Mais il est brisé en deux fragments : l'un a été trouvé à la pointe aval de l'oasis, l'autre près du djebel Selloun (n° 78)!

¹ Inventaire, nos 24, 42, 76, 81, 118, 374, 376, 383, 403-405, 408, 410, 412, 432, 436.

² L'église d'Afrique tolérait les offrandes aux tombeaux des martyrs, ce qui était interdit ailleurs, par exemple à Milan (sous saint Ambroise) : saint Augustin, *Confessions*, VI, 2, 2; cf. *Cité de Dieu*, VIII, xxvii; *Épître*, XXIX; *Sermons*, 178, 4; 259, 5; 273, 8; 311, 5.

qu'il faut faire une grande place à l'élément berbère dans l'idée que nous nous faisons de sa population.

L'agglomération de *Calceus Herculis* a dû, disions-nous¹, avoir une certaine importance : ce fait se dégage des nombreux restes monumentaux qu'a rassemblés M. de Vulpillières : plus des deux tiers des numéros de mon Inventaire sont constitués par des fragments d'architecture qu'il serait fastidieux et vain de chercher à décrire en détail, mais dont la masse est significative. Je mentionnerai pour mémoire les pierres de taille dont M. de Vulpillières avait acquis un certain nombre, mais dont on trouve une bien plus grande quantité éparse à travers l'oasis. Plus suggestifs sont les seuils de porte (huit exemplaires) avec le trou caractéristique pour le gond et la butée pour le battant qui s'ouvrait en dedans. J'ai noté aussi cinq piliers profilés de telles sortes qu'il faut voir en eux des jambages de porte : ils sont parfois décorés de moulures ou d'un rinceau ; sur l'un d'eux (n° 158), on reconnaît la rainure coudée qui servait à mettre en place l'extrémité mobile de la barre de fermeture.

D'autres fragments attestent par leur nature ou leur décor qu'ils proviennent d'édifices ayant une certaine valeur artistique et quelquefois de grandes proportions : trente-cinq fragments de fûts de colonnes, neuf piliers carrés ou hexagonaux, une quarantaine de bases de colonnes ou de piliers, une douzaine de chapiteaux dont trois de grande dimension. Divers fragments d'entablement, notamment (n° 10) un beau morceau de frise ornée d'un rinceau avec les restes du larmier, et (n° 2) un fragment d'architrave. Enfin, une soixantaine au moins de blocs moulurés sur une ou deux faces et où on reconnaît sans peine des fragments de soubassement ou de piédestal. Ainsi nous sommes certains que *Calceus* possédait un certain nombre d'édifices ayant un caractère monumental.

Comme presque tous ces fragments ont été trouvés par M. de Vulpillières déjà réemployés, il est impossible de reconstituer aucun de

¹ Cf. *supra*, p. 53.

ces édifices. Tout au plus peut-on conjecturer que certains étaient voûtés : j'ai relevé (n° 420) deux de ces carreaux de briques qui servaient au III^e siècle à revêtir les voûtes de blocage, ainsi que plusieurs de ces vases en terre cuite que l'on intercalait dans le béton de ces voûtes pour rendre la construction plus légère.

Il faut de même renoncer à esquisser une topographie de l'habitat romain : les restes antiques visibles ou mis à jour par les travaux agricoles sont trop indistincts pour qu'on puisse fonder sur eux quelque induction. Des trois villages de l'oasis, le Village Blanc, sur la rive droite, est celui qui a fourni le plus de pierres romaines : son nom arabe est significatif : *Gragr*, pluriel de *guergour*, « tas de pierres ». Il est légitime de penser avec M. Albertini¹ qu'il occupe l'emplacement de la principale agglomération antique. La partie haute du village doit recouvrir un cimetière, si on en juge par les stèles, caissons funéraires, tables d'offrande et vases pleins de cendre que M. de Vulpillières nous dit y avoir découvert.

Toujours sur la rive gauche, un autre ensemble de trouvailles situe un second site dans les jardins situés en aval du Village Noir. Sur l'autre rive de l'oued, les environs du Village Rouge n'ont fourni que peu de vestiges, mais des restes d'habitations bien caractéristiques m'ont été montrés en aval au lieu dit *Gharba* (= « les Ruines ») au milieu de vergers récemment créés. Plus en aval encore, au delà de la pointe sud de l'oasis, dans le quartier de *Siouana* (propriété de Fleurieu), de nombreux fragments d'architecture, une horloge solaire, les deux statues de magistrat que nous avons décrites plus haut (cf. p. 54) attestent qu'il y avait là un autre quartier habité et des monuments publics.

L'oasis d'El-Kantara recouvre donc un habitat antique qui doit avoir eu un caractère urbain. Ce n'était évidemment pas une grande ville : jusqu'ici nous n'avons trouvé aucun témoignage certain d'une

¹ *Inscriptions d'El-Kantara*, p. 2.

organisation municipale¹. D'autre part, la valeur artistique des monuments que nous avons étudiés, assez inégale d'ailleurs, n'est pas très grande. J'ai noté ce fait curieux : aucun des restes de sculpture du musée n'est à proprement parler en ronde bosse. Toutes nos statues se projettent verticalement sur un plan sensiblement rectangulaire ; la face antérieure seule est modelée en détail ; les flancs et plus encore le dos sont à peine esquissés, le relief est sommairement indiqué en méplat ou même tout à fait absent. Les têtes isolées que nous avons décrites d'autre part ne font pas exception : toutes ont la nuque aplatie et fruste et, exception faite du n° 305, ce fait n'est pas dû à une cassure de la pierre.

L'absence de véritable ronde bosse donne l'impression d'un art de seconde zone, d'une pauvreté relative, que renforce des observations d'un autre ordre : la rusticité des reliefs funéraires, la latinité incertaine des inscriptions, l'aspect négligé de bien des milliaires, maladroitement gravés sur des dalles à peine aplanies. Tout cela nous rappelle brusquement que nous sommes très loin de Rome et de Carthage, loin vers le sud, dans la zone frontière, à la limite du monde romain, de son ordre et de sa civilisation.

Cependant, il ne faudrait pas insister outre-mesure sur cet aspect : *Calceus Herculis* n'est pas un poste avancé, une pointe extrême de la romanité. Toute la zone du *limes* qui s'étend au sud d'El-Kantara a été colonisée également par les Romains. Les ruines qui jonchent le pays suffisent à le prouver : ouvrez l'*Atlas archéologique* de Gsell à la feuille 37 : un grand nombre de renvois atteste l'abondance des trouvailles faites dans la région entre El-Kantara et Biskra. Et encore cet *Atlas* ne mentionne pas tous les sites aujourd'hui connus : M. de Vulpillières a attiré mon attention sur les ruines nombreuses

¹ Sinon une dédicace à Malakhbel qui nomme deux *Magistri* (Albertini, n° 9) : M. Albertini hésite à voir en eux les quasi-magistrats de l'agglomération civile ; ils peuvent être aussi les dignitaires d'un collège religieux ; *contra*, Carcopino, *Syria*, 1933, p. 24, n. 1 ; cf. les deux statues invoquées ci-dessus.

qui jalonnent le tracé que j'ai proposé d'attribuer au raccourci El-Kantara-Seba-Mgata. Sur le plateau *el-Krobzet*, au sud de Fontaine-des-Gazelles (en E, fig. 2), les ruines d'un village indigène recouvrent des constructions romaines : M. de Vulpillières en a rapporté un bloc de pierre et un pilier. Au sud de ce plateau, sur le bord de l'oued (en F), j'ai, d'autre part, relevé un site encore inexploré; il y a là jonchant le sol un grand nombre de débris : fondations, seuils de porte, poteries, sarcophages; j'y ai copié une inscription funéraire¹. M. de Vulpillières a transporté dans son Musée un certain nombre de débris provenant du djebel Selloum², de Ksar-Sidi-el-Hadj³, de Fontaine-des-Gazelles⁴ et enfin du site très important d'El-Outaya, qu'il faut identifier avec *Mesarfelta*⁵.

Mais plus nous constatons la densité du peuplement romain dans la région d'El-Kantara, plus nous nous sentons tenus de découvrir quelle activité économique a pu nourrir cette population.

Le défilé d'El-Kantara marque aujourd'hui la porte du Sabara : la traversée de l'étroit goulet opère dans le décor un changement à vue; aux steppes monotones des Hauts-Plateaux succède brusquement le contraste singulier de l'oasis, tache verdoyante, et du désert calciné.

L'impression résiste à l'analyse : tout le pays entre El-Kantara et l'ancien *limes* est aujourd'hui un désert. Sur le sol salin ou rocheux, quelques rares buissons épineux ou l'amère pastèque sauvage réus-

¹ *Bulletin archéologique du Comité*, comptes-rendus des séances, janvier 1933 : *Trebius | Rogal|us vixit | anos (sic) | lxxx | [A]nicia ux(or) | eius an(norum) lxx*.

² Bases de colonne, seuil de porte, meules à blé, meule de moulin à huile (cf. *infra*, p. 69), fragments de poterie et de mosaïques (n° 300 : les seules découvertes dans la région), une lampe chrétienne.

³ Base de colonne; du hammam Sidi-el-Hadj, deux kilomètres au sud, un fragment de corniche, une meule de moulin à huile (*infra*, p. 69), une meule à blé.

⁴ Deux transennes (réemployées dans la maison de M. de Vulpillières).

⁵ Mensa funéraire, un chapiteau, une transenne. Sur l'identification de ce site, cf. Albertini, n° 49.

sissent seuls à pousser. La vie se concentre dans les oasis : El-Ou-taya, Fontaine-des-Gazelles, El-Kantara. Celle-ci est une véritable oasis saharienne : c'est une palmeraie entretenue par irrigation ; les *séguia* (canaux d'arrosage) distribuent méthodiquement l'eau de l'oued El-Hai qu'alimentent les pluies des montagnes. Sans doute à l'ombre des palmiers croissent des légumes et même des céréales ainsi que des figuiers et des abricotiers, mais la ressource essentielle, comme dans toutes les oasis sahariennes, c'est le dattier. Sahariens encore l'architecture en terrasse, les passages voûtés, la construction en *toub* (briques de pisé) et aussi, hélas, la misère sordide des habitants.

Mais, à l'époque romaine, le pays devait présenter un aspect tout différent : la dispersion de l'habitat que je viens de signaler s'oppose déjà à la concentration en oasis. On peut même vérifier à El-Kantara que celle-ci recouvre les agglomérations romaines et est donc postérieure à elles. En plus d'un endroit on se rend compte que les jardins, dont la terre est maintenue par des murs de pierre sèche bordant les chemins creux, sont superposés à des constructions antiques. Enfin, rien ne permet de supposer que les habitants du Calceus étaient adonnés à la culture du palmier.

Par contre, nous constatons que la collection de Vulpillières contient un grand nombre de moulins et de meules à blé. Ce sont de petites meules rondes réservées à l'usage domestique ; elles n'ont qu'un pied romain environ de diamètre et on pouvait les faire tourner sans effort avec une seule main ; j'ai relevé huit exemplaires de la partie fixe (*meta*) de ces meules, en forme d'écuelle avec un axe au centre, et trente-quatre parties mobiles (*catillus*) en forme de couronne. D'autre fois, ce sont des moulins de grande taille : la *meta* a la forme d'un cône (quatre numéros) et le *catillus* celle d'un double tronc de cône avec deux mortaises pour les barres qui servaient à le faire tourner. L'abondance de ces instruments établit que les céréales formaient la base de l'alimentation des habitants. Il est permis de

supposer qu'elles étaient cultivées sur place et qu'elles occupaient dans l'agriculture à l'époque romaine une place plus importante que celle, assez secondaire, qu'elles ont conservée aujourd'hui.

Mais voici une autre série de documents dont le témoignage est à la fois plus précis et plus intéressant. Ce sont des dalles creusées d'une rainure circulaire. La mieux conservée (n° 3) provient de Kherbet-Hanout (*Atlas archéologique*, fol. 37, n° 47 : c'est la station *ad Duo Flumina* de la Table de Peutinger) : c'est un grand disque de pierre de 0^m84 de diamètre, entouré d'une rainure circulaire d'où se détache un canal d'écoulement. Trois autres exemplaires, moins complets, bien reconnaissables cependant, proviennent de l'oasis même d'El-Kantara (n°s 221, 318, 370). Aucun doute ne peut s'élever sur la destination de ces pierres : ce sont des fonds de pressoir à huile. Dans son intéressant *Essai de restitution d'un moulin à huile d'époque romaine* (Alger, 1930), M. Christoffe a publié des photographies montrant encore en place dans les huileries romaines de Madaure des dalles tout à fait semblables à celles de la collection d'El-Kantara¹. C'est sur ces dalles qu'on écrasait les olives sous la pression d'un disque de bois et d'un grand levier mù par un treuil² : l'huile se rassemblait dans la rainure circulaire et était recueillie au débouché du canal que nous avons signalé.

Il est vraisemblable que c'est dans une installation semblable que trouvaient place d'autres dalles présentant une rainure dessinant non plus un cercle, mais un rectangle et aussi quelquefois un trou d'écoulement (n°s 204-207, 241)³. La chose est certaine pour une série de treize conduits en pierre à section semi-rectangulaire : les huileries de Madaure nous montrent à quel usage elles étaient destinées⁴. Un bloc parallélépipédique où était gravée une double inscription funé-

¹ *Essai...*, photos 6-8, 11, 16 (p. 18, 19, 22, 33).

² *Ibid.*, p. 38-40; cf. Besnier, ap. Daremberg et Saglio, art. *olea*.

³ Cf. Christoffe, *loc. cit.*, photo 8 (p. 19).

⁴ *Ibid.*, photos 16, 18 à 21 (p. 33, 51, 54, 55, 56).

raire présente une encoche à queue d'aronde : M. Albertini suppose avec raison qu'elle a été réemployée dans un pressoir à huile.

La collection de Vulpillières renferme encore trois meules ayant appartenu aux moulins où les olives étaient broyées avant d'être portées au pressoir¹ : ce sont des cylindres² présentant des cannelures parallèles à l'axe, ce qui leur donne un profil dentelé, et munies aux extrémités de mortaises d'assemblage ; le n° 282 provient des ruines qui se trouvent près de la source thermale du hammam Sidi-el-Hadj (*Atlas archéologique*, fol. 37, n° 59, au sud du ksar du même nom), le n° 313 d'Aïn-Sroun, le n° 314 du djebel Selloum. Ces meules tournaient autour d'une colonnette sur une dalle horizontale : nous n'avons pas à El-Kantara de tel fond de moulin, mais des restes de mortier semi-sphériques (nos 126, 237, 244) ont pu appartenir à des moulins d'un autre type où la meule cylindrique était remplacée par deux meules semi-sphériques³.

La présence de tels éléments dans la région d'El-Kantara est pleine d'enseignements : l'existence d'huileries implique celle d'olivettes. Ce pays était donc, à l'époque romaine, consacré à la culture de l'olivier.

Il n'y a plus aujourd'hui d'oliviers à El-Kantara ; il en reste quelques-uns, extrêmement vieux, dans un jardin de Biskra. A El-Kantara même, M. de Vulpillières, que la question avait intéressé, avait découvert un tronc d'olivier réemployé dans un mur de pisé. Le climat ne s'oppose pas à sa culture : l'olivier prospère, avec irrigation, même si la chute annuelle de pluie ne dépasse pas 0^m25⁴, ce qui est le cas ici.

El-Kantara, disions-nous, est à la limite du Sahara : mais c'est là une limite incertaine, qu'il dépend de l'homme de faire avancer ou

¹ *Essai...*, p. 17.

² Le n° 282 est plus exactement un tronc de cône.

³ Cf. Besnier, *art. cité*.

⁴ Gisell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, p. 165.

reculer. Ici, comme dans les steppes de la Tunisie méridionale¹, l'œuvre de Rome avait porté en avant, avec la civilisation, l'économie méditerranéenne qui en était inséparable. Il faut ajouter la région d'El-Kantara à toutes celles de l'Afrique où les Romains avaient développé cette culture de l'olivier qui alors, comme aujourd'hui, était une si grande source de richesse. C'est là un des enseignements des plus précieux entre tous ceux que nous aura donnés la collection de Vulpillières. Il n'intéresse pas seulement l'histoire économique de l'empire romain : comme St. Gsell², M. Gautier a posé avec éloquence le problème de l'histoire du Sahara : nous savons déjà qu'il n'a pas été toujours ce qu'il est aujourd'hui ; on connaît les beaux commentaires que M. Gautier a consacrés à l'introduction tardive du chameau³. La question se pose aussi de savoir à quelle époque remontent les oasis de palmiers : le même auteur a soutenu qu'elles n'avaient été créées qu'à une époque relativement récente⁴, au moins dans le Sahara central. En effet, les textes assez nombreux nous prouvant que les anciens ont connu des oasis à dattiers semblables aux nôtres⁵ concernent uniquement la partie orientale du Sahara, ce que nous appelons aujourd'hui le désert libyque, de la Thébàide⁶ à la Cyrénaïque⁷ et au Sud tunisien⁸. Cette hypothèse reçoit de notre étude un commencement de vérification : dans la région d'El-Kantara l'économie saharienne n'a pu l'emporter sur la culture méditer-

¹ Bourde, *Rapport sur les cultures fruitières...* (Tunis, 1893); Saumagne, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1929, p. 307 sq.

² Gsell, ap. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XLIII (1926).

³ *Les siècles obscurs du Maghreb*, p. 165 et suiv.; *Le Sahara*, Paris, 1923, p. 96 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 102 et suiv.

⁵ Les références ont été rassemblées par Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 166, n. 3.

⁶ Pline, *N. H.*, XIII, § 26.

⁷ Hérodote, IV, 172, 1; 182-183. — Pline, *N. H.*, XIII, § 111.

⁸ Pline, *N. H.*, XIII, 188 : belle description de l'oasis de Gabès.

ranéenne de l'olivier qu'après la chute de la domination romaine, sans doute seulement dans la période arabe¹.

II

LE SACRIFICE FUNÉRAIRE DU BÉLIER

Je voudrais revenir maintenant sur ces bas-reliefs consacrés au Saturne africain, auxquels j'ai fait plus haut (cf. p. 62) une brève allusion. L'abondante série que nous présente le Musée d'El-Kantara n'a pas seulement l'intérêt d'attester l'attachement de la population du *Calceus* aux croyances africaines : elle peut, je crois, faire avancer la connaissance que nous avons de ces croyances et de ce culte.

A plusieurs reprises on a déjà signalé la présence à El-Kantara de tels ex-voto à Saturne : Ph. Berger décrivait quatre stèles dès 1898², St. Gsell en publiait une autre en 1901³, M. Bertrand une sixième en 1910⁴. En 1925, M. Carcopino signalait que la collection de Vulpillières en groupait de nouvelles et décrivait l'une de celles-ci⁵. Les trouvailles se sont depuis multipliées, puisque c'est une série de vingt-huit reliefs, dont vingt-cinq étaient inédits⁶, que j'ai eu à cataloguer.

L'un est à mettre à part : c'est une stèle (n° 325) divisée en trois registres horizontaux, celui du bas est vide, celui du haut contient

¹ Il est naturellement difficile de dater la disparition de la vie romaine dans ce pays. Les inscriptions les plus tardives sont les milliaires de Valentinien et Valens (364-375) (Carcopino, *Syria*, 1925, p. 48, note) et de Flavius Victor (384-388) (Albertini, n° 49). J'ai mentionné un relief chrétien du v^e siècle (p. 20, n. 1).

² *Bulletin archéologique du Comité*, 1898, p. 152-154 : trois stèles identiques à notre n° 325 et notre n° 457.

³ *Ibid.*, 1901, p. 319-320.

⁴ *Ibid.*, 1910, p. ccxxxvi : c'est notre n° 454.

⁵ *Syria*, 1925, p. 50, n. 5 : notre n° 418.

⁶ Inventaire, nos 1, 75, 91, 92, 100, 103, 214, 280, 281, 293, 294, 303, 317, 325, 401, 416-418, 424, 425, 427, 432, 434, 435, 437, 459, 460, 521 (ce dernier numéro n'avait pas encore été transporté au musée quand je l'ai étudié : il était entreposé dans la cour d'une maison du Village Blanc).



1. — N° 280.



2. — N° 281.



3. — N° 435.



4. — N° 521.

RELIEFS COMMÉMORANT LE SACRIFICE FUNÉRAIRE DU BÉLIER.

un buste de Saturne, barbu et voilé; celui du milieu représente deux mains droites s'étreignant (c'est la figure héraldique appelée *foi*)¹. Le Musée d'Alger contient une stèle analogue provenant d'El-Kantara², mais où, dans le registre supérieur, on voit trois bustes de Saturne au lieu d'un. P. Wuilleumier a cherché à interpréter le geste des deux mains serrées : il admet qu'il « doit symboliser l'union de deux êtres qui demandent au Tout-Puissant de les bénir³. »

Tous les autres reliefs présentent entre eux de grandes analogies, à tel point qu'il est inutile de les décrire l'un après l'autre ; la planche II reproduit quatre d'entre eux (n^{os} 280, 281, 455 et 521). Je vais tenter de les étudier de façon synthétique.

Je parlerai plus loin de la forme des pierres qui les portent : considérons d'abord le bas-relief en lui-même. Leurs dimensions sont assez constantes : une trentaine de centimètres de large sur quarante à cinquante de haut. Quelques-uns seulement sont un peu plus grands et atteignent 0^m40 sur 0^m70. Le registre occupé par les figures est tantôt rectangulaire, tantôt arrondi vers le haut et légèrement creusé en forme de niche. Parfois, il est simplement entouré d'un bandeau en guise de cadre, mais le plus souvent ce cadre est surmonté d'un fronton triangulaire. Celui-ci peut rester vide ou bien être occupé par une rosette à six pétales accostée de feuillage. Deux reliefs seulement (n^{os} 455 et 457) nous montrent dans ce fronton un buste, où malgré l'usure de la pierre on n'a pas de peine à reconnaître la figure de Saturne qu'on a si souvent trouvée sur des reliefs analogues aux nôtres⁴. Quelques numéros conservent la même disposition, mais avec plus d'apprêt décoratif : le bandeau horizontal qui soutient le fronton est traité comme un véritable entablement, il

¹ C'est l'une des stèles publiées par Ph. Berger, *supra*, p. 71, n. 2.

² Publiée par St. Gsell, *supra*, p. 71, n. 3.

³ *Supplément au Catalogue du Musée d'Alger*, p. 30, pl. III, n^o 4.

⁴ Deux fragments de stèle de la Collection de Vulpillières ont pu appartenir à de tels reliefs : on y voit, dans un fronton, sur l'un le buste de Saturne (n^o 414), sur l'autre trois bustes analogues (n^o 350).

s'orne de moulures et prend quelquefois de ce fait une épaisseur excessive (comme sur le n° 455, pl. II). Les montants verticaux du cadre deviennent deux piliers munis d'une base et d'un chapiteau; les exemplaires les plus soignés décorent le fût de ces piliers d'un rameau de laurier (n°s 100, 427, 454).

L'intérieur de ce registre est occupé par un seul personnage¹. Toujours semble-t-il un homme : deux reliefs seulement (n°s 317 et 452) montrent une figure vêtue d'une tunique talaire qui pourrait être une femme, mais d'autres reliefs donnent ce costume à des hommes². Ce personnage est le plus souvent vêtu d'une tunique et de la toge, exceptionnellement d'un *pallium* (n°s 75, 455, 521) ou d'une simple tunique courte (n°s 100, 417, 454). Quelquefois l'état de conservation de la pierre est assez bon pour qu'on puisse reconnaître que les pieds sont chaussés de brodequins (n°s 91, 280).

Ce personnage est toujours debout, vu de face. Le bras gauche peut avoir diverses positions : tantôt il est allongé le long du corps (n° 418), tantôt à demi-replié, l'avant-bras horizontal soutenant les plis du manteau. Lorsque la main n'est pas mutilée, il semble qu'elle ait tenu en général un *volumen* (n° 455, pl. II); sur le n° 280 (pl. II), elle soutient un objet sphérique où j'ai cru voir un cône de pin. Tantôt enfin le bras gauche est plié, la main appuyée sur la poitrine; elle serre quelquefois un objet, rarement assez distinct pour qu'on puisse l'identifier : sur le n° 454, M. Bertrand a reconnu, avec raison, une colombe³.

Le bras droit, par contre, est toujours allongé le long du corps. La main tient (à deux exceptions près, n°s 91 et 280, cf. *infra*), un objet ovoïde assez volumineux : lorsqu'il est assez bien conservé, on

¹ Cf. *infra* les deux seules exceptions — un couple — (n°s 217, 281, p. 74 E).

² N°s 281 (pl. II, 2) et 487 (bas-relief avec épitaphe palmyrénienne, *supra*, p. 55, n. 3).

³ *Bulletin archéologique du Comité*, 1910, p. ccxxxvi.

y reconnaît tantôt (n^{os} 214, 455) un cône de pin, tantôt, le plus souvent, une grappe de raisin. Exceptionnellement, le rôle des deux mains est interverti : sur le n^o 293, c'est la gauche qui tient une grappe et la droite un *volumen*.

Pour compléter cette analyse, il faut maintenant distinguer entre nos reliefs; on peut les classer en cinq groupes :

A. Trois d'entre eux ne présentent rien de plus que ce que nous venons de décrire : un homme debout tenant un cône ou une grappe dans la main droite : n^{os} 100, 293, 317.

B. Six autres montrent, en outre, sculpté sur la plinthe, dans un petit cadre rectangulaire, un bélier ou un mouton passant à droite : n^{os} 214, 303, 424 (ici le bélier est représenté accroupi à gauche), 425, 452, 521 (pl. II). Le style est quelquefois assez réaliste pour qu'on puisse reconnaître le mouton à queue longue et charnue de la race barbarique.

C. Trois reliefs ont aussi un bélier passant, mais représenté cette fois à l'intérieur du cadre, derrière le personnage principal; sa tête et l'avant-train apparaissent à gauche du relief : n^{os} 91, 92 et 280 (pl. II). Sur les n^{os} 91 et 280, la main droite, au lieu de porter une grappe comme ailleurs, est étendue dans la direction de la tête de l'animal qu'elle semble conduire au sacrifice.

D. Mais le type le plus répandu montre un homme debout, les pieds reposant sur le dos d'un bélier accroupi à gauche, la tête vue de face, la jambe avant droite étendue : nous en avons douze exemples, n^{os} 1, 75, 103, 294, 401, 418, 427, 454 (sur celui-ci, par exception, le bélier est accroupi à droite), 455 (pl. II), 457, 459, 460.

E. Voici, enfin, une variante du type précédent : le n^o 281 (pl. II) a non plus un, mais deux personnages debout chacun sur un bélier accroupi à gauche; tous deux tiennent dans la main gauche soulevée un oiseau, vraisemblablement une colombe, et ont une grosse grappe suspendue à la main droite. A gauche, on reconnaît un homme harbu, quoique le visage soit très mutilé; ses vêtements

ont également beaucoup souffert : on reconnaît toutefois qu'il portait une tunique longue. A droite est une femme vêtue d'une tunique et semble-t-il aussi d'une palla ; son visage est martelé, mais on distingue encore sa coiffure dont le type rappelle les portraits de Julia Mamaea.

Le n° 417 semble avoir été du même type, mais il est en très mauvais état de conservation : on ne distingue guère que la silhouette des deux personnages et la tête d'un des béliers.

Tels sont ces reliefs : leur valeur artistique, assez variable, reste toujours assez faible ; beaucoup sont très rustiques et presque barbares. Aussi bien là n'est pas leur intérêt : celui-ci réside essentiellement dans la valeur religieuse qu'il faut leur attribuer.

Ces reliefs, je l'ai dit, ne sont pas isolés : ils présentent beaucoup de points de contact et d'affinités avec des séries nombreuses que nous ont fournies presque tous les champs de fouilles de l'Afrique du Nord. Il suffit de feuilleter la riche collection des *Musées d'Algérie et de Tunisie* pour s'en assurer. Et encore faudrait-il ajouter les monuments analogues, provenant d'Afrique, que renferment les musées d'Europe et qui n'ont pas tous été publiés¹. On ne cesse d'ailleurs d'en découvrir de nouveaux : l'an dernier, MM. Poinssot et Saumagne en publiaient trois provenant de Sbeitla et mon camarade F. Missonnier en a trouvé un autre à Gouraya. Certains de ces reliefs sont tout à fait semblables à ceux que j'ai décrits plus haut² ; d'autres présentent une disposition différente, mais on y retrouve les mêmes éléments (avec quelques autres) que sur les sculptures d'El-Kantara.

¹ M. Franz Cumont me signale notamment les séries peu connues que renferment le British Museum et le Musée de Leyde.

² Exemples de reliefs du type A : De Pachtere, *Musée de Guelma*, pl. II, 1-2. Type B : Cagnat, *Musée de Lambèse*, pl. IV, 2. Type C : De Pachtere, *Musée de Guelma*, pl. II, 4. Type D : ne semble pas représenté ailleurs. Type E : je ne connais pas d'exemple semblable, mais la stèle de Gouraya (publiée par M. Missonnier dans un article actuellement sous presse de la *Revue africaine*) montre un couple d'enfants tenant chacun une colombe et une grappe : il ne manque que les béliers.

Le lien entre toutes ces représentations et le culte de Saturne est bien attesté, soit par des dédicaces dont El-Kantara ne nous a pas fourni d'exemples, mais qui sont fréquentes ailleurs, soit, comme sur nos n^{os} 325, 455 et 457, par un buste du dieu. Mais quelle est leur signification?

Dans la thèse latine qu'il a consacrée au Saturne africain, M. Toutain a donné de ces reliefs une explication qui semble avoir été assez généralement acceptée¹. Nous aurions là des reliefs votifs commémorant des offrandes ou des sacrifices offerts à Saturne par ses dévôts. Il n'est pas douteux, en effet, que les personnages représentés sur nos sculptures soient des fidèles du dieu : leur costume réaliste montre bien qu'il s'agit d'hommes (ou de femmes) ordinaires ; ils s'opposent à la représentation du dieu qui apparaît dans les frontons sous les traits du Saturne italique : barbu, voilé, souvent avec la faucille en main.

Ce bélier que de bien des façons nous avons vu associé à la représentation des fidèles (types BCDE) rappellerait les sacrifices offerts *de pecoribus* que plusieurs inscriptions mentionnent d'autre part². Le sacrifice lui-même ou ses apprêts se trouve parfois représenté³ ; ici même les reliefs du type C nous montrent en quelque sorte l'homme conduisant l'animal vers l'autel. Celui-ci est même figuré sur un de nos reliefs du type D (n^o 294).

La présence des colombes (n^{os} 281 et 454) s'expliquerait de la même manière : ces animaux étaient, comme les béliers, sacrifiés à Saturne ; on a trouvé dans les ruines des sanctuaires de Saturne au Bou-Korneïn et à Dougga des vases d'argile contenant des ossements

¹ Toutain, *De Saturni Dei in Africa Romana cultu*, p. 100 et suiv. ; Cagnat, *Musée de Lambèse*, p. 32 ; Poinssot et Saumagne, *Bulletin archéologique du Comité*, 1932, p. XLII-XLIV.

² Notamment à Mascula : *C. I. L.*, VIII, 2232, 2234-2236, 8246, 8247 ; Toutain, *loc. cit.*, p. 108.

³ Exemple : La Blanchère et Gauckler, *Musée Alaloui*, n^o 105 (I, p. 60).

qu'une analyse minutieuse a prouvé provenir de tels oiseaux¹. Grappes de raisin, cônes de pin ont dû également être offerts au même dieu.

Jusqu'ici je n'ai aucune peine à suivre l'explication proposée par M. Toutain. Mais ce n'est pas tout : il faut encore trouver pourquoi on offrait ces sacrifices, pourquoi on a tenu à en éterniser sur la pierre le souvenir.

M. Toutain croit que ces représentations commémoreraient l'offrande à Saturne des prémices des fruits² : ce rite était connu des anciens³ et d'autre part Saturne en Afrique est souvent invoqué comme protecteur des récoltes, comme *Frugifer*⁴. Les grappes de raisin s'expliquent ainsi aisément; les cônes de pin (attribut bien connu de Silvain et Vertumne) symboliseraient les arbres fruitiers⁵. Le sacrifice des béliers et des colombes est moins directement justifié : je ne crois pas que les textes nous autorisent à voir en Saturne un protecteur du petit bétail et de la basse-cour. Il faudrait donc supposer que ce sont là des victimes traditionnelles que la reconnaissance des fidèles aurait sacrifiées à l'occasion de l'offrande des prémices.

Cette explication a paru séduisante; je crois, cependant, que les monuments rassemblés par M. de Vulpillières nous conduisent à la reviser. Il faut ici considérer la forme des pierres sur lesquelles sont sculptés nos reliefs. Dix-neuf sont portés par des stèles plates, d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur. Les neuf autres sont d'une forme bien différente : trois (n^{os} 1, 91, 401) sont sculptés sur la face antérieure d'un de ces demi-cylindres de pierre qu'il est convenu d'appeler *caisson funéraire* : cette forme de pierre tombale est bien connue en Afrique et spécialement en Numidie (le seul monastère de

¹ Toutain, *loc. cit.*, p. 112.

² *Ibid.*, p. 100.

³ *Recognitiones Clement.*, V, 30.

⁴ Toutain, *loc. cit.*, p. 30, 36.

⁵ *Ibid.*, p. 34, 39, 110.

l'Ouest, à Tingad, en a fourni près de quatre-vingt¹; Lambèse une cinquantaine). Il semble bien que leur nom antique fût *cupula*. Souvent, la face antérieure porte une inscription ou bien, comme les nôtres, un bas-relief. Les six autres numéros (92, 280, 281, 293, 294, 303) représentent une synthèse entre les deux formes : ils se composent d'une stèle adhérent à la face antérieure d'un caisson, ou, si l'on veut, d'un caisson dont la face antérieure plus haute dépasse le corps de la pierre.

Jusqu'ici on n'avait trouvé d'ex-voto à Saturne que sur des stèles. Une seule exception : El-Gahra. M. Carcopino y a trouvé quatre reliefs associant de façon diverse un dévôt au bélier sacré²; il caractérise ainsi les pierres qui les portent :

Stèle de grès de forme quadrangulaire dépassant et débordant un bloc de même matière, mais semi-cylindrique.

Ce sont donc des stèles-caissons comme les six derniers numéros que j'ai cités. Bien mieux, l'inscription que porte l'une d'elles la qualifie expressément de *cupula*. La pierre étant ébréchée, M. Carcopino n'a pas cru avoir le droit de faire état du sens de ce mot. Mais aujourd'hui que nous pouvons rapprocher ce monument de la série conservée à El-Kantara³ tous les doutes sont levés : *cupula* signifie bien caisson ; nos pierres ne sont qu'une variante des caissons ordinaires ; le développement anormal pris par la face antérieure s'explique par le désir de donner plus de champ au sculpteur.

Mais ceci introduit dans le débat un élément nouveau : l'existence des caissons d'El-Gahra et d'El-Kantara entraîne une conséquence importante. *Ces reliefs à Saturne avaient une destination funéraire*. Les caissons, en effet, sont toujours des pierres tombales : si on le

¹ Voir la note que j'ai publiée ap. *Bulletin archéologique du Comité*, 1932, p. xvi et suiv.

² *Syria*, 1925, p. 52-53, pl. IV bis, 2.

³ Nouvelle occasion de souligner les liens étroits qui unissent El-Gahra et El-Kantara, points extrêmes de la même route stratégique (cf. Carcopino, *loc. cit.*, p. 48 et suiv.).

contestait pour les nôtres, l'inscription gravée sur l'un des exemplaires d'El-Gahra lèverait tous les doutes :

*Iulius Maxim(us) mil(es) leg(ionis) (tertia) Aug(ustae)... se vivo cupulam fecit*¹.

Comme les caissons, un certain nombre de nos stèles, sinon toutes, ont aussi recouvert des tombeaux : j'ai retrouvé dans les notes de M. de Vulpillières la preuve que huit d'entre elles provenaient du Village Blanc ou du cimetière situé au-dessus de ce village où on a trouvé, d'autre part, des *mensae* funéraires, des urnes pleines de cendre, etc...

Ce n'est pas la première fois qu'on signale des stèles à Saturne employées sur des tombes², mais on ne savait trop quel parti en tirer : en publiant une de ces stèles, MM. Poinssot et Saumagne n'ont pas cru avoir le droit de faire autre chose que de reprendre une opinion déjà émise par St. Gsell : nous aurions là des stèles votives (concernant l'offrande des prémices) que des acheteurs pressés et peu consciencieux auraient trouvées toutes faites dans l'atelier du sculpteur et auraient adaptées à un usage funéraire sans se soucier de la valeur des figures représentées. Je suis le premier à reconnaître qu'une telle conclusion était jusqu'ici la seule prudente et légitime.

Désormais, on ne saurait plus s'en contenter : gravés sur des caissons, ces reliefs avaient été destinés par le sculpteur lui-même à un usage funéraire. Il faut donc admettre que le culte de Saturne en Afrique pouvait prendre un certain caractère funéraire et qu'en particulier nos reliefs doivent s'expliquer par quelque croyance concernant le destin de l'âme après la mort.

¹ Carcopino, *loc. cit.*, p. 52.

² Poinssot et Saumagne, *loc. cit.* (*supra*, p. 76, n. 1) : stèle représentant deux personnages drapés tenant ensemble une grappe de raisin ; au-dessous, inscription funéraire. Ces deux auteurs renvoient, d'autre part, à Delamare, *Exploration de l'Algérie, Archéologie*, pl. XCIV, n° 3 = Gsell, *Explication des planches de Delamare*, p. 96 ; La Blanchère et Gauckler, *Musée Alaloui*, p. 74-76. Enfin, Gauckler, *Musée de Cherchell*, p. 34, admet implicitement le caractère funéraire d'une série de stèles de ce musée.

Dans un article actuellement sous presse de la *Revue africaine*, mon camarade et ami F. Missonnier, s'appuyant sur nos caissons d'El-Kantara, n'a pas hésité à soutenir le caractère funéraire de la stèle de Gouraya. Il la rapproche d'une stèle du Musée de Tébessa¹ dont le registre supérieur montre associé à Saturne et à sa parèdre un couple où St. Gsell a fait reconnaître les divinités infernales, Pluton et Proserpine. Il écrit à ce sujet :

Que, sur la stèle de Tébessa, des divinités infernales soient associées au couple de Saturne et Cybèle, indique que le mélange des religions avait abouti, au ^{III} siècle, à donner au culte de Saturne en Afrique un caractère chthonien très net. On ne s'étonnera plus de voir figurer sur les monuments funéraires les offrandes faites habituellement à Saturne : les morts qui les portent s'avancent vers les divinités infernales qu'ils veulent se rendre favorables, avec, dans les mains, les fruits et les oiseaux qu'ils avaient coutume de leur offrir de leur vivant.

Le rapprochement s'impose en effet. La déduction est ingénieuse : elle s'appuie sur le fait, bien attesté, qu'à l'époque romaine la divinité africaine invoquée sous le nom de Saturne était considérée comme un dieu suprême et en un sens unique; aussi a-t-elle été confondue avec d'autres dieux et notamment Jupiter²; il n'y a pas de difficultés à la voir associée à Pluton. Il n'est pas difficile non plus de concevoir Saturne comme un dieu des morts : n'est-il pas, d'autre part, *Frugifer*, dieu de la terre féconde? La terre est aussi l'*hadès*, le séjour des morts; le passage d'un caractère à l'autre est facile (cf. Démèter et Korè) : Saturne a pu être un dieu chthonien au double sens du mot.

Mais je crois qu'on peut aller plus avant : ce caractère funéraire de Saturne n'est peut-être pas seulement le résultat d'une évolution, d'un syncrétisme tardif. Il se pourrait bien qu'il soit au contraire primitif et se rattache aux croyances les plus anciennes de la race berbère que le culte de Saturne conservait intactes sous une apparence de latinité.

¹ Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 14-16, pl. I, 4.

² Toutain, *op. cit.*, p. 29, 49; *C. I. L.*, VIII, 10624, 16696-16697.

Je rapprocherai nos reliefs de quatre inscriptions mystérieuses qu'on a retrouvées près de Ngaous, dans le département de Constantine, quarante kilomètres seulement au nord d'El-Kantara. Trois d'entre elles ont été récemment découvertes par M. et M^{me} Alquier¹. Elles sont gravées chacune sur une stèle au-dessous d'un buste de Saturne et d'un bélier :

- 1) [Q]uod bonum et faus/[tu]m feliciter sit fac/[tu]m Domino sanc/[t]o Saturno sacrum / [m]ag(num) nocturn[um] mor/[c]homor ex voto Aqvi/[t]us Victor et Elia Rufina / [co]n(iux) eius pro imperato eius au(dito).
- 2) Quod bonum fausum (sic) fe/[licit]er factum sit domino sancto/[Sat]urno! Anima pro anima, sangu[ine] / pro sanguin(e), vita pro vi(ta), pro salute / [Co]ncess(a)e, voto pro voto, sac(ru)m solverunt mochomeor C...! ... R(u)fnianus.
- 3) Q(uod) b(onum) et f(austum) f(actum) s(it) D(omino) S(aturno) sacrum m(agnum) / nocturnum! Anima p(ro) / anima, sang(uine) pro sang(uine) / vita pro vita, pro Co(nces)/s(a)e salutem, ex viso et vol(o, sa)/crum reddiderunt mol(cho)/mor Felix et Diodor[a l(ibente)] / animo; agnum pro vika(rio).

Le parallélisme de ces trois textes a permis, d'autre part, de compléter avec plus de certitude qu'on ne pouvait le faire jusqu'ici une quatrième inscription connue depuis longtemps et qui provient aussi des environs de Ngaous.

- 4) C. I. L., VIII, 4468 = 18630; brisée en haut et à droite; stèle.

q. b. et f. f. s. d. sacrum MAGNUM noctur
 NVM ANIMA PRO ANIMA VITA PRO vi
 TA SANGVINE PRO SANGVINE PRO SALVte
 DONATI SACRVM SOLVET EX VISO CAPITe m
 ORCOMOR FAVSTINA AGNVN PRO VIKari
 O LIBENS ANIMO REDDIT.

¹ Cf. Gsell, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1931, p. 21-26; Carcopino, *Revue d'histoire des Religions*, t. CVI (1932), p. 592-596 (notamment p. 597 : améliore le texte de Gsell).

L. 1-2, dans son commentaire, Wilmanns proposait de restituer *satur-NVM* : il faut lire désormais *nocturNVM* et, par suite, *sacrum* également. Ce qui rétablit un peu plus de la moitié de la ligne 1. Je crois qu'il faut la compléter par la formule *quod bonum et faustum factum sit domino Saturno*, écrite en abrégé comme au n° 3.

L. 2 et 3 : restitutions évidentes, déjà au *Corpus*.

L. 4 : *Solvet* : je comprends *solvit* au présent ; on sait que la prononciation populaire ne distinguait plus *ē* de *ɜ* ; l'épigraphie présente de nombreux exemples de cette confusion. Les autres inscriptions ont aussi des vulgarismes : *Concesse* pour *-ae, pro salutem*.

L. 4-5 : Wilmanns cherchait à comprendre *orco mor(ante)*, Mommsen *mor(iturum)* : il faut évidemment lire *MORCOMOR*.

L. 5-6 : de même, *VikariO* au lieu de *VirO*, comme au *Corpus*.

Ces textes¹ commémorent la célébration d'une cérémonie solennelle, célébrée pendant la nuit et consacrée à Saturne : *sacrum magnum nocturnum morchomor*. Que signifie ce dernier mot, orthographié diversement : *morchomor, mochomor, molchomor, morcomor*? M. l'abbé Chabot² croit y reconnaître un terme punique signifiant : « Par la promesse ou l'offrande d'un bélier. » Ce qui s'accorde bien avec la figure sculptée au-dessus et avec la mention *agnum pro vikario*. Ce sacrifice a été la conséquence d'un vœu formulé après une vision ; il est offert par des personnages dont le nom est mentionné. Mais dans trois cas sur quatre ce n'est pas à leur intention qu'il a été célébré : il est offert *pro salute*, au profit d'une autre personne, *Concessa* (n° 2, 3), *Donatus* (n° 4). La formule *anima pro anima, sanguine pro sanguine, vita pro vita*, en même temps qu'elle atteste qu'il s'agit bien d'un sacrifice sanglant, montre qu'il était conçu comme un échange, un marché, un rachat.

Reprenant et complétant la thèse de Gsell³, M. Carcopino a bril-

¹ Je néglige un cinquième texte, publié avec les trois premiers (Gsell, *loc. cit.*, p. 24) : il est mutilé et ne fait que reproduire le début de l'inscription 1 : *Quod bonum... nocturnum ||||*.

² Note complémentaire, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1932, p. 26-27.

³ *Loc. cit.*, p. 26, à propos de l'expression *agnum pro vikario* : l'agneau est offert comme « remplaçant de ceux que le vœu a lié au dieu et que Saturne a daigné conserver en vie ».

lamment expliqué quelle en est la valeur. L'agneau ou le bélier est offert pour racheter la vie d'un enfant que la cruelle rigueur du dieu exigeait. « L'objet du vœu, écrit-il¹, était d'obtenir le salut, c'est-à-dire la grâce de la vie pour qui la divinité avait commencé par décréter la mort ».

Ceci établit un point important : ainsi Saturne n'était pas seulement le dieu *Frugifer*, le protecteur des récoltes. Le sacrifice du bélier que nos reliefs rappellent n'était pas nécessairement célébré à l'occasion des prémices ; il était offert aussi *pro salute*, pour la santé, pour la sauvegarde de la vie.

Mais d'autre part les caissons d'El-Kantara nous montrent ce sacrifice rappelé sur une tombe. Une hypothèse toute naturelle surgit et s'impose à l'esprit : la protection du dieu s'étendait non seulement sur la vie terrestre mais aussi sur l'au-delà ; Saturne était bien un dieu des morts. Le rite solennel du sacrifice nocturne d'un bélier servait non seulement à racheter la vie terrestre, mais aussi² à obtenir le salut éternel. Il pouvait constituer un acte par lequel on assurait à un mort la protection de Saturne dans la vie d'outre-tombe ; plus précisément, ce sacrifice était comme un rachat mystique, où la vie de l'animal sacré était échangée contre celle du défunt, à qui on assurait ainsi la possession d'une existence nouvelle, sans doute durable et bienheureuse.

Dans ces conditions, on comprendrait pourquoi les reliefs funéraires commémorent le sacrifice d'un bélier : leurs symboles transparents sont là pour rappeler que le rite *morchor* a été célébré pour le salut du défunt. Les vivants devaient se préoccuper dans leur testament ou leurs recommandations dernières d'ordonner l'accomplissement de cette cérémonie ; elle devait faire partie des funérailles : aussi éternisait-on sur la tombe le souvenir de ce rite essen-

¹ *Loc. cit.*, p. 596.

² Aussi, et peut-être surtout : le caractère nocturne de la cérémonie conviendrait à un rite essentiellement infernal ; cf. *infra* ce que nous disons de la vieille divinité libyenne.

tiel. On y représentait le défunt (ou le couple de défunts) : n'était-ce pas lui en définitive l'auteur du sacrifice offert en son nom, à son profit? On plaçait entre ses mains les offrandes qui, avec le bélier, étaient les plus chères au dieu : raisin, colombes... Avec elles parfois un *volumen*, le rituel où étaient transcrites les formules qu'on avait scrupuleusement répétées. Et surtout on représentait cet animal sacré, ce bélier dont le sacrifice avait par une opération mystérieuse racheté le mort, *anima pro anima, sanguine pro sanguine, vita pro vita*.

Mais quelle est l'origine de cette croyance singulière? Une fois de plus nous comprenons combien superficiel était le caractère romain du culte africain de Saturne : il n'y a ici rien qui rappelle la vieille divinité italique de ce nom, ni le Kronos des Grecs qu'on lui avait assimilé. On sait quelle est la thèse soutenue par M. Toutain : derrière ces apparences classiques il faudrait chercher une réalité carthaginoise; derrière Saturne se cacherait Baal¹. On pourrait être tenté d'appliquer ici ce principe : l'explication de nos rites funèbres résiderait dans la notion sémitique d'un dieu infini dont la puissance s'étendrait sur les morts comme sur les vivants. En fait, si le terme de *morchomor* est vraiment punique, il n'est pas interdit de penser qu'un élément sémitique soit intervenu dans l'évolution de ces croyances.

Mais plus avance notre connaissance des origines de l'Afrique du Nord², plus il apparait que ce culte de Saturne a des racines qui descendent plus profondément encore dans le passé.

Certes, M. Toutain a raison : Saturne est le même dieu qu'on invoquait sous le nom de Baal à l'époque punique. Mais, ce Baal-Hammon qui fut le grand dieu de Carthage, lui-même qu'était-il? Sinon

¹ *Op. cit.*, p. 1 et *passim*. Cf. Carcopino, *loc. cit.*, p. 594.

² Plus que personne St. Gsell a travaillé à mettre en lumière les traces qui subsistent de la plus ancienne religion des Berbères : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 249 et suiv.

la forme sémitisée d'une très ancienne divinité autochtone, la divinité nationale de la race berbère, au culte de laquelle le bélier sacré a été si intimement associé qu'on finit par se demander si elle n'avait pas été parfois considérée comme un dieu-bélier¹. A l'autre extrémité du monde berbère, dans la grande oasis du désert libyque, c'était le même dieu dont on invoquait l'oracle à l'époque classique, dieu barbare à qui l'art grec avait conservé ses cornes de bélier. Le nom même de Baal-Hammon ne serait qu'un calembour sémitique laissant transparaître comme le surnom de Zeus-Ammon le titre authentique de l'animal sacré.

Je n'hésiterai pas à soutenir que le rite funéraire *morchomor* se rattache à ces croyances anciennes de la race berbère. Il importe de remarquer que ce rite met en cause moins le dieu Saturne que le bélier divin. Il s'agit avant tout d'arracher à celui-ci la puissance mystérieuse qu'il renferme. Or, une telle conception a un caractère primitif très marqué : ethnologues et historiens des religions nous ont familiarisés avec cette notion du meurtre rituel, dégageant une force vitale : *vita pro vita*... Il est très possible que ce rite par lequel le sang du bélier acquiert aux morts une vie nouvelle appartienne à une forme très ancienne du culte d'Ammon.

Reprenant une thèse d'O. Bates², M. Henri Basset³ s'est efforcé de réfuter l'opinion commune qui, se fondant notamment sur un texte de Macrobe⁴, admet que le dieu Ammon est par essence un dieu solaire. Ce serait simplement sous l'influence du dieu thébain Amon-Râ qu'il aurait pris ce caractère. C'est le lieu ici de nous souvenir des pages que M. Gautier a écrites sur le destin tragique de la race berbère qui n'a jamais eu ni unité politique, ni langue de culture, ni

¹ O. Bates, *The Eastern Libyans*, p. 195.

² *Ibid.*, p. 189-200.

³ *Mélanges René Basset*, t. I, p. 1 et suiv.

⁴ *Saturnales*, I, 19, 21 : « Ammonem quem deum solem occidentem Libyes existimant arietinis cornibus fingunt. »

civilisation à elle¹ : comme à l'ouest ses croyances religieuses se dissimulent sous des vêtements puniques ou latins; à l'est nous ne les entrevoyons que sous un aspect égyptien. Ainsi Ammon ne serait pas, à l'origine, un dieu solaire². Bien mieux, l'oracle célèbre de son oasis aurait été primitivement un oracle des morts. Il n'est pas certain que le dieu de l'oracle, le *Deus Fatidicus* de Bates, ait été, dès l'origine, confondu avec le bélier sacré et désigné sous le nom d'Ammon; mais la synthèse s'est opérée très tôt. Le lien entre le dieu-bélier et la vie d'outre-tombe paraît donc remonter à un temps très reculé.

On voit tout l'intérêt des reliefs funéraires d'El-Kantara : ils attestent qu'à l'époque romaine le culte de Saturne ne se limitait pas à invoquer en lui le dieu de la végétation et de l'agriculture; nous saurons maintenant qu'à côté de cela survivaient les vieilles croyances qui associaient son nom, son animal sacré, à la vie d'outre-tombe, au destin mystérieux des morts. Ce n'est pas le moindre intérêt de la collection de Vulpillières que de nous apporter quelques lumières sur un des points les moins connus de l'histoire religieuse du pays berbère.

H.-I. MARROU.

¹ *Siècles obscurs du Maghreb*, p. 18-28.

² On invoque d'ordinaire (ainsi Gautier, *op. cit.*, p. 150) comme preuve du caractère solaire et égyptien du culte berbère du bélier les gravures rupestres du Sud oranais qui montre un bélier, la tête entourée d'une sorte de disque muni d'appendices pouvant faire penser à un *uraeus* (Flamand, *Les pierres écrites*, Paris, 1921, p. 65-66). Mais Gsell, après avoir soutenu cette opinion (*Histoire ancienne*, t. I, p. 250-253), l'a expressément rejetée (*Ibid.*, t. VI, p. 127-128). De même M. H. Basset : ces gravures peuvent remonter au néolithique, au paléolithique même!



